



échec

confiance

engager

démocratie

étrange

étranger

enfants

virtuel

pétuelle

courage

commémorer

patrimoine

réforme

judiciarisation

femmes

violence

na

cultures

spo

centurions

mort

élever

mixité

exception

teurs

guerrier

ennemi

ciném

le

public

paix

agir

armes

revenir

conflits

action

INFLEXIONS

par ceux qui la font

dieux

guerre

transmettre

route

désobéir

moral

soldat

décider

territoire

o

héros

mutations

espace

invariants

obéir

dynamique

militaire

sexe

ge

publique

opinion

corps

totale

fraterni

épreuve

frères

hommes

armée

europe

résister

onneur

allié

autorité

patriotisme

t

identité

réel

augmenté

beauté

héroïsme

valeurs

humour

norme

vaincre

INFLEXIONS

par ceux qui la font

Ce numéro est dédié à deux des membres fondateurs de la revue qui nous ont aujourd’hui quittés : Monique Castillo et François Scheer.

*L'album
des 20 ans*

PLUME ROUGE SUR FOND BLANC

Fidèle à sa devise, fidèle à sa ligne éditoriale, fidèle à ce qu'elle est, *Inflexions* croise une fois de plus les points de vue dans ce numéro... spécial. Le lecteur, habitué au kaléidoscope de ses articles qui forment autant de jeux de lumière autour d'un thème central, ne sera donc pas surpris sauf à constater que le thème, cette fois-ci, est la revue elle-même. Car *Inflexions* fête ses vingt ans et, pour l'occasion, les membres de son comité de rédaction prennent la plume et se dévoilent, un peu, au fil du texte... Ceux qui les connaissent personnellement ne manqueront certainement pas de les reconnaître à leurs écrits.

Avec comme seule consigne de (d)écrire le lien qui unit chacun d'entre nous à la revue, notre rédactrice en chef a lâché les chevaux, non sans une pointe d'amusement. Au résultat ? Des variations autant révélatrices des tempéraments que des centres d'intérêt des uns et des autres, mais aussi des constantes qui soulignent la force de notre communauté ; bref, une sorte de chaos qui finit par s'organiser, un peu à l'image de nos séances de débat dont, ô miracle, émerge toujours, dans les temps, le numéro tant attendu.

De fait, les contributions que vous découvrirez dans ces pages abordent l'aventure d'*Inflexions* sous un prisme singulier, car éminemment personnel. Mais à glaner des mots d'article en article, il est assez amusant de relever des correspondances. À relier ces correspondances entre elles comme autant de points, il est stupéfiant de voir progressivement



se dessiner le logo de la revue : une plume rouge sur fond blanc. Au registre de la page blanche, support de tout écrit, les mots « ambiance », « amitié », « bienveillance », « culture », « dialogue », « écoute », « échange », « fidélité », « fraternité », « gratuité », « ouverture », « pensée », « richesse ». En résumé, le cadre général de nos échanges. Au registre de l'encre, résolument rouge comme la passion, les mots « aventure », « atypique », « contre-pied », « critique », « curiosité », « décalé », « diversité », « impertinence », « insaisissable », « libre », « originalité », « singularité », « stimulation ». Le rouge est la couleur de toute inflexion, de tout ce qui marque un changement, une différence, un point de vue. Enfin, au registre de la plume comme opérateur de transformation des idées en texte, les mots « bouillonnement », « débat », « *disputatio* », « jazz », « laboratoire », « orchestre », « oxygène », « plaisir », « question », « réflexion », « respiration ». Ils sont les composants de l'alchimie du débat... ce qui permet la transmutation en or. Et l'ombre portée de la plume est une épée, rappelant en cela que l'armée de terre est à l'origine de cette revue... « unique », répètent nos auteurs à l'unisson, « un miracle », ajoute le professeur Sicard.

Blanc sur rouge, rien ne bouge. Rouge sur blanc... Amis lecteurs, vous n'êtes pas au bout de vos surprises. Rendez-vous dans vingt ans !

Hervé Pierre

directeur de la publication

20 ans déjà...



16 septembre 2022. François Scheer quitte le comité de rédaction.

UNE EXPÉRIENCE FÉCONDE

FRANÇOIS SCHEER

membre fondateur de la revue
membre du comité de rédaction jusqu'en 2022

Parmi mes activités de retraité, ma participation à la naissance et au développement d'*Inflexions* durant presque une vingtaine d'années a certainement été l'une des expériences les plus neuves et les plus fécondes.



Janvier 2018. Monique Castillo avec Brice Erbland et François Lecointre.

LE LABORATOIRE DE LA PENSÉE DE MONIQUE CASTILLO

ROMAIN LEROY-CASTILLO

Monique Castillo, ma mère, est née à Reims après-guerre dans un milieu modeste, d'un père CRS et d'une mère femme de ménage. « Remettez-la d'où elle vient » seraient les premiers mots qu'elle entendit. Son père, qui rêvait d'avoir un garçon, ne cacha pas sa déception en la voyant paraître. Dès lors, elle n'eut de cesse que d'atteindre un objectif : réussir « comme un homme », prouver qu'elle pouvait « être un homme », au sens que cela pouvait avoir dans les années 1950. Quant à la réaction paternelle spontanée et un peu déterminée par une éducation d'un autre âge, elle fit rapidement place à une relation profonde, fondée sur la rencontre de deux personnalités. Lui se voua bientôt à offrir à sa fille les mêmes chances de réussite qu'à un homme, à l'encourager et à la soutenir « comme un homme » vers les études supérieures, à une époque où une telle égalité était loin d'être acquise. Au tournant des années 1960, alors âgée d'environ quatorze ans, il n'était pas rare de l'apercevoir certains soirs en train de s'entraîner, seule, sur le parcours du combattant du 1^{er} BCP, déserté des soldats déjà rentrés à la caserne Jeanne-d'Arc. Le logis familial était à deux pas.

Cette entrée dans la vie si particulière n'a pas que forgé son caractère ; elle a profondément influencé sa conception du sens de la vie. Très tôt, Monique développe une hantise de la facilité et de la

médiocrité. Le dépassement de soi, le sens du sacrifice, l'aspiration à l'extra-ordinaire et à la grandeur : voilà le sens de l'existence. Et non la jouissance, la satisfaction matérielle ou même la quête inachevable du bonheur. Car « donner sens à sa vie n'est pas seulement donner à l'action une direction, un objectif. [...] C'est une valeur qui fait de la vie une vocation, l'accomplissement de quelque chose qui est plus grand et plus fort que soi » (*La Raison d'agir*, Vrin, 2023).

Quelle meilleure figure que celle du soldat pour incarner une telle vocation ? Face à l'incertitude, à l'adversité et au risque, celui-ci répond à un appel, celui du service à une cause plus grande que soi-même, jusqu'au sacrifice ultime si nécessaire. Cette figure du courage face à l'incertain et au danger, voilà ce qu'est vraiment « être un homme », disait-elle parfois. Ce n'est pas un hasard si la figure du héros est l'un des thèmes récurrents de ses contributions à *Inflexions*. Le héros est celui qui « fait du dépassement de soi le propre de l'humain, pour qui le surhumain est ce qui humanise » (« Héroïsme, mysticisme et action », *Inflexions* n° 16, 2011). Ce n'est pas non plus un hasard si elle entretient une admiration profonde pour Jeanne d'Arc, pour qui l'action ne se séparait pas de l'inspiration au sens d'une vocation. Qui incarne mieux cet idéal de grandeur, celui du dépassement de sa condition première par l'effet d'une volonté extra-ordinaire, et au service d'une cause plus grande et plus forte que soi-même, quelle que soit l'ampleur du sacrifice exigé ?

Cette vision du sens de l'existence éclaire l'engagement passionné de Monique Castillo dans et pour le monde militaire : conférencière à l'Institut des hautes études de défense nationale (IHEDN), membre du jury du concours de l'École de guerre, contributrice enthousiaste à différentes émissions et conférences (reportage *Soldat* sur France Télévisions, cycle de conférences sur « Le militaire et le philosophe » aux Mardis de la philo...) et bien entendu membre fondateur, et enthousiaste, d'*Inflexions*. Un engagement de quatorze ans au sein du comité de rédaction que seule sa mort pouvait briser.

Cet attachement particulier au monde militaire et à ce qu'il représente, commencé à l'adolescence aux dernières lueurs du jour dans les champs bordant les casernements rémois, culmine deux ans avant sa mort avec son séjour d'une semaine, à l'invitation de l'IHEDN, sur la base militaire de Djibouti. Une expérience inoubliable. « J'ai touché un *Mirage* », racontait-elle les yeux brillants.

Relire les contributions de Monique Castillo à *Inflexions* au long de ces quatorze années révèle « une incontestable unité et des correspondances qui reflètent la cohérence d'une pensée » (introduction à « Héroïsme en démocratie », hors-série de la revue regroupant ses articles publiés dans *Inflexions*, 2020). Le recul nous permet de découvrir qu'*Inflexions* fut le véritable laboratoire de sa pensée, où elle se structura, s'articula et se mûrit progressivement, dans la permanence d'une même inspiration, avant de se retrouver, plus systématisée, dans ses derniers ouvrages. Nous nous en souvenons : en 2008, dix soldats français périrent dans une embuscade dans la vallée d'Uzbin en Afghanistan. Un an plus tard, certains de leurs proches déposent une plainte contre X pour « mise en danger de la vie d'autrui ». Cette judiciarisation de la mort au combat scandalise alors prodigieusement Monique et contribuera à lui inspirer son article « La judiciarisation : une solution et un problème » (*Inflexions* n° 38, 2018), une dizaine d'années plus tard, sa fureur initiale un peu retombée. Soumettre la mort au combat au Code pénal et juger de l'action militaire à l'aune des règles de la société civile, c'est oublier qu'être soldat est un service avant d'être un métier. C'est nier l'essence même de la vocation du militaire. C'est se méprendre sur la motivation essentielle de son engagement. Entre le citoyen et le soldat, il doit y avoir cohérence, mais pas confusion !

Aujourd'hui, à l'heure des transformations démographiques et géopolitiques globales, nous ne saurions être étrangers aux mutations inévitables de la chose militaire. Le réalisme nous impose, comme une nécessité à terme inévitable, la technicisation du champ de bataille (drones pilotés, soldats augmentés, intelligence artificielle, SALA et SALIA...). Comment préserver le sens derrière cette augmentation de la puissance ? « L'homme augmenté n'est pas l'homme grandi », rappelle Monique (*La Raison d'agir*). L'accroissement de notre efficacité, de notre force instrumentale, de notre champ d'action, est un prodige de l'intelligence technique. Cette manifestation de notre puissance par la performance est utile, parfois même indispensable. Mais elle est impuissante à élever les buts ou accroître le sens de notre action, à satisfaire l'aspiration humaine à la grandeur et au dépassement de soi. Sans sacrifier à la facilité d'un angélisme ignorant de la réalité et des nécessités du terrain.

Monique Castillo nous propose une voie à suivre, une perspective vers laquelle se projeter : « Le sens de l'action militaire est, au-delà de l'efficacité, [...] un sens qui se révèle quand il porte l'action au-delà de l'utile » (« Société héroïque et société post-héroïque : quel sens pour l'action ? », *Inflexions* n° 36, 2017).

IL ÉTAIT UNE FOIS



*Christian Poncelet
Président du Sénat*

*Michèle Alliot-Marie
Ministre de la Défense*

*vous prient d'assister à la conférence de presse de lancement
de la revue de l'armée de terre*

« Inflexions - civils et militaires : pouvoir dire »

le mercredi 29 juin 2005 à 12 heures

Salons de Boffrand de la Présidence du Sénat

*15 bis rue de Vaugirard
75006 Paris*

*Cette invitation ainsi qu'une pièce d'identité seront demandées à l'accueil
Parcs de stationnement : Place Saint-Sulpice et Marché Saint-Germain*

*Réponse souhaitée
Carte jointe
ou Fax : 01 42 34 31 27*



Les premiers artisans d'*Inflexions* : Jérôme Millet, Line Sourbier-Pinter et Bernard Thorette.



GARDE À VOUS !

Jean-Luc Cotard

membre fondateur de la revue

Chers amis, vous fêtez les vingt ans d'*Inflexions*. Mais il s'agit en réalité du vingtième anniversaire de la présentation de la revue et de son premier numéro. Moi, je souffle les bougies d'une aventure de plus de vingt et un ans.

Comme il se doit à l'armée, celle-ci a commencé par un garde à vous, sympathique, souriant, presque amical, mais réel, suivi d'une marche dans le brouillard, les yeux bandés, vers un inconnu total. Et s'est poursuivie par la découverte d'un monde menaçant, avec des instants de solitude et de questionnement, pour finalement se concrétiser par des moments de jubilation intellectuelle et de joies amicales simples.

En 2003, je venais d'arriver au SIRPAT pour prendre en charge l'ensemble des supports de communication de l'armée de terre (Internet, Intranet, *Terre information magazine*, l'audiovisuel) et, avec la partie mise en forme des éditions, le secrétariat du Prix littéraire de l'armée de terre Erwan Bergot. Dans les couloirs de l'état-major courait le bruit que le chef d'état-major de l'armée de terre (CEMAT) voulait créer une revue, suivant l'idée de Mme Line Sourbier-Pinter, sa conseillère culturelle, présentée le plus souvent comme un bulldozer. Il s'agissait de faire écrire les militaires sur leur expérience « riche et intéressante » et d'attirer des civils, universitaires ou non, pour la commenter, l'analyser. Au fait de la perception de la communication qu'avait Michèle Alliot-Marie, notre ministre, après un séjour dans le service de communication du ministère, j'étais persuadé que le projet n'aboutirait pas. D'ailleurs, l'évocation du sujet dans les différentes salles de café de l'état-major faisait apparaître au mieux des sourires en coin, au pire des haussements d'épaules accompagnant l'expression méprisante de « danseuse du chef », avec ce charmant soupçon d'anti-intellectualisme que certains militaires trouvent de bon ton d'exprimer.

Alors imaginez un peu quand le général Millet, chef de cabinet du CEMAT, m'a convoqué afin de m'expliquer qu'étant donné mes qualifications et les compétences qu'il me connaissait – nous avions découvert le Kosovo presque ensemble –, « nul n'était plus à même » d'épauler Mme Line Sourbier-Pinter dans un projet que le chef prenait à cœur... S'en est suivi une description du projet, de la personnalité de « Line » et l'obligation impérative que cela se passe bien. Lorsque j'ai rendu compte à mon chef de service de la mission reçue, celui-ci m'a enjoint de faire le minimum étant donné la politique de la ministre. J'avoue que ce genre de situation...

Quand vous rencontrez des personnes qui savent ce qu'elles veulent, qui se donnent les moyens de réaliser leur projet, qui foncent, escaladent les montagnes, contournent les précipices avec énergie, vous font partager leur envie, leurs idées, vous écoutent pour le choix du logo ou dans la démonstration qu'il est indispensable que le directeur de la publication ne soit pas le CEMAT – il s'agit d'éviter le risque que ce dernier soit convoqué devant la XVII^e chambre correctionnelle de Paris, en charge des infractions liées aux médias –, réfléchissent autrement que selon la méthode militaire, en utilisant

les sens, les associations d'idées..., vous vous laissez séduire petit à petit et vous exécutez l'ordre reçu non seulement d'amitié, mais aussi avec délice. Mais pour la forme, Line avait des idées très précises : il fallait que la revue tranche avec les autres publications dans le format et les couleurs, qu'elle soit sobre, élégante, un bel objet, d'où un premier numéro de 15 cm sur 20,5, de fond blanc avec des titres en rouge. Je me souviens très bien de son appel enthousiaste, essoufflée par le rythme de sa marche sur un boulevard parisien, me « proposant » le titre qu'elle venait de trouver pour éviter les « Croisée de chemins », « Militaires et civils » et autres « Débats » ou « Commentaires ». Voilà, elle avait imaginé/décidé que le terme « Inflexions » signifiait parfaitement ce que promettait le projet. À la fois amusé, agacé, ébaubi et réjoui – nous avions déjà consacré de longs débats au sujet –, j'ai trouvé la proposition limpide, géniale.

Les réunions de travail se tenaient dans un recoin humide des sous-sols de l'état-major, une pièce que les tentures de velours rouge sombre refusaient d'égayer. Cet endroit sinistre permettait cependant à la mission d'évoluer positivement, et c'est là que nous avons accueilli les premiers membres de ce qui allait devenir le comité de rédaction. C'est dans cette atmosphère de poussière, de toiles d'araignée, et certainement de souris, à la lumière de quelques ampoules fatiguées, que je fis la connaissance de François Scheer, de Monique Castillo, de Véronique Nahoum-Grappe et de Jacques Semelin. L'ambiance a dû leur paraître étrange, un brin mystérieuse. De l'autre côté de la table, les généraux Bachelet et Bezacier, le tout frais colonel Lecointre, Line et moi-même. L'ambassadeur avait son petit sourire en coin et les mains jointes, une attitude qui nous deviendra familière ; le général Bachelet a fait preuve de ses talents d'orateur. Ce que je retiens de cette réunion, c'est l'intérêt des civils pour le projet, celui des militaires étant par essence bien entendu acquis, et une réflexion de Véronique : « Même si cette revue ne publie que douze numéros, elle peut devenir essentielle pour les sciences humaines et sociales. »

Le chantier était lancé. Il fallait imaginer le premier numéro, trouver les premiers auteurs. Pour accélérer le mouvement et pour donner la direction à prendre, il fut décidé que ceux-ci seraient les membres du comité de rédaction. Depuis, chaque nouveau membre est sollicité pour proposer un article, une façon de marquer son entrée dans la compagnie. Quant à moi, à chaque fois que je prends la plume, que ce soit pour parler de traditions, de communication, du génie en Bosnie ou de mon cher Monsabert, je me souviens de cette excitation intellectuelle, de l'envie de partager, de critiquer, et reste dépité devant le gouffre de la page blanche.

« Regards et anecdotes », mon premier article pour *Inflexions*, est né, après une longue hésitation, comme dans une urgence vitale, quelque part dans les airs entre San Francisco et Paris, pour être rendu juste à l'heure. Et Line m'a appelé : un paragraphe de ce papier posait problème – j'y critiquais l'action de diplomates en ex-Yougoslavie. Je me suis cabré farouchement à l'idée de cette censure contraire à l'esprit affiché de la revue : inciter les militaires à écrire librement, le « pouvoir dire » de son sous-titre. J'étais un peu comme le garnement qui teste la volonté et la crédibilité parentale. C'est ainsi qu'analysant avec Line les conséquences à court et à moyen terme d'une potentielle fronde, non pas sur ma carrière, mais pour l'avenir de la revue à laquelle j'étais désormais très attaché – c'est

important le partage des idées avant de décider –, j’ai accepté de supprimer le paragraphe incriminé. J’étais malgré tout satisfait d’avoir montré que le discours sur la liberté d’expression avait pour pendant celui sur la responsabilité. Je suis depuis très attentif aux échanges avec les auteurs afin de les aider à exprimer leurs idées, et toutes leurs idées, sans pour autant créer une polémique « buzzesque » qui peut mettre en porte-à-faux l’auteur, la revue et l’institution armée de terre. Les déboires d’un artilleur dans une revue plus ancienne prouvent que cette philosophie présente beaucoup d’avantages... Cette modération affichée de la revue protège donc à la fois le support et l’auteur. Ceux qui le comprennent y trouvent un confort appréciable propice à la maturation de la pensée.

Je ne peux parler des débuts d’*Inflexions* sans évoquer son baptême, lequel aurait pu être transformé en extrême onction. Il fallait trouver un lieu prestigieux pour présenter la revue ; l’événement requerrait la présence de hautes personnalités. Nul endroit n’était plus approprié que le Sénat, en particulier les salons de Boffrand de l’Hôtel du Petit-Luxembourg. La puissance invitante était Christian Poncelet, alors président du Sénat. Les membres du comité de rédaction étaient assis face au public, de part et d’autre de la tribune. Imaginez la colère de la ministre : outre la violation de ses consignes visant à limiter les publications du ministère, elle se voyait invitée par le deuxième personnage de l’État et devait faire bonne figure... Pendant les discours du président du Sénat et du CEMAT, je voyais en face de moi, au premier rang, ses tentatives désespérées pour rester impassible. J’avais l’impression que tous les militaires qui prenaient la parole étaient photographiés pour que leur image soit ultérieurement affichée dans le vestibule de l’Hôtel de Brienne afin d’y être lardée de fléchettes. Le général Millet a présenté le fonctionnement de la revue, Line les militaires du comité de rédaction et moi les civils, en insistant sur leurs qualités afin de souligner le poids et l’influence potentielle de cette revue naissante. Après les araignées des sous-sols de l’îlot Saint-Germain, les ors de la République offraient une compensation étrange.

Quelques mois plus tard, mon chef de service revenant d’une réunion à la Délégation à l’information et à la communication du ministère (DICOD) m’a convoqué : « Cotard, étant donné les directives de la ministre sur les publications, je vous interdis dorénavant de travailler avec Mme Sourbier-Pinter. » « Mais, mon colonel... », ai-je commencé. « Pas de “mais”. Vous exécutez l’ordre que je viens de vous donner », me répondit-il. Déçu, et conscient du séisme à venir, je suis retourné dans mon bureau, ai décroché mon téléphone, appelé Line et lui ai fait part de l’ordre reçu. Elle a raccroché, furieuse. Et au moment où je rendais compte à mon chef de ma démarche, le téléphone a sonné. Le colonel a changé de couleur, s’est redressé dans son siège et de répondre : « Oui mon général... Oui mon général, reçu mon général. » En raccrochant, il m’a simplement dit : « J’annule mon ordre précédent. » Ajoutant, en tendant son index vers moi : « Vous me le paierez. » L’année qui a suivi n’a pas été facile. Parfois travailler pour *Inflexions* n’est pas simple.

J’ai failli délaissé le comité de rédaction en quittant l’uniforme quelques années plus tard. C’est André Thiéblemont, mon vénérable ancien, qui m’a conseillé de rester. Les réunions ont été une véritable bouffée d’air pur au cours de cette période où je créais et dirigeais ma petite société

de conseil en communication. Lorsqu'Emmanuelle Rioux m'a demandé de venir l'épauler sous le statut de réserviste, je n'ai pas hésité alors que j'aurais refusé pour un poste en état-major.

Je pourrais encore raconter comment un jour, deux colonels à la retraite, l'un d'une cinquantaine d'années passées, l'autre de vingt-cinq ans de plus, sont passés par la fenêtre pour entrer dans le bureau d'Emmanuelle sous le regard éberlué d'un jeune et brillant commandant qui venait prendre contact avant d'assister à son premier comité de rédaction. Je pourrais raconter comment, à partir de l'observation de la cérémonie d'adieu aux armes de l'un des nôtres, par plaisanteries et délires successifs, l'équipe est arrivée à amener des établissements publics, des états-majors et des services d'administration centrale à participer à des réflexions touchant à l'essence du métier militaire, au cœur de la fonction de représentation de la puissance de l'État, sans qu'une seule note d'organisation ne soit produite. L'esprit de Line plane sur nous.

Le brouillard s'est dissipé, le cap est tenu, il reste tant de choses à faire. Vingt ou vingt et un ans ? Cela peut paraître long quand on participe à un tel projet depuis le début. On s'en moque, on veut poursuivre l'aventure au-delà des douze fois douze numéros. Je pense, mes chers compagnons, que vous en conviendrez avec moi : *Inflexions*, c'est du sérieux, qui produit et suscite des idées ; et c'est une compagnie qui aime rire en dégustant, en passant dans le bureau d'Emmanuelle, un excellent thé permettant d'apprécier d'autant mieux le carré d'un excellent chocolat. Joyeux anniversaire à tous et longue vie à *Inflexions*.

VINGT ANS D'HISTOIRE PERSONNELLE

Jean-Philippe Margueron

membre du comité de rédaction depuis 2008,
directeur de la publication de 2008 à 2015

Deux décennies : une belle longévité qui, transposée à l'échelle humaine, peut s'apprécier à l'aune d'une réelle maturité. Et pourtant ! *Inflexions* est entrée par effraction dans mon quotidien dès sa création en 2005 avec, tout bien considéré, une relative brutalité. J'étais alors colonel adjoint au chef du cabinet militaire du ministère de la Défense. Convoqué toute affaire cessante par l'une des plus proches conseillères de la ministre de l'époque, Michèle Alliot-Marie, je fus accueilli par un ton inhabituellement agressif : « Qu'est-ce que c'est que ce jus de crâne ? » Le premier numéro de la revue, que je découvrais, gisait sur un coin de son bureau. Le fait est que cet exemplaire était accompagné d'un carton d'invitation du président du Sénat pour une soirée-cocktail de promotion à l'occasion du lancement de cette nouvelle publication de l'armée de terre. Camouflet suprême : l'ordre protocolaire et républicain faisait que la ministre ne pouvait déroger à cette quasi-convocation.

J'étais bien obligé de reconnaître que ce procédé du fait accompli était pour le moins très maladroit... voire pire ! Connaissant les tensions

persistantes qui régnaient entre la ministre et le cabinet du chef d'état-major de l'armée de terre (CEMAT), cette mésaventure était peut-être délibérée. Renseignements pris, il s'agissait bien d'une manœuvre de contournement destinée à éviter un éventuel *veto* ministériel. En tout cas, la colère de cette chère conseillère n'était pas feinte et ne laissait pas augurer un avenir radieux à cette toute nouvelle revue. La présence de la ministre au Sénat fut aussi brève que glaciale.

Mais le fait est que la manœuvre a réussi et *Inflexions* a survécu, envers et contre tout, à cette douloureuse naissance. L'obstacle ministériel avait été finalement astucieusement contourné ! Peu après cet épisode, en 2008, les pères fondateurs de la revue (le général Bernard Thorette, CEMAT, et le général Jérôme Millet, son chef de cabinet) ayant quitté ou s'appropriant à quitter le service actif, me demandent avec une bienveillante insistance d'en assumer les fonctions de directeur de la publication, au motif bien connu de la hiérarchie militaire du « nul mieux que vous... ». Difficile de leur refuser et encore moins de les décevoir. Mais au fond de moi-même, je dois me faire violence. N'ayant pas été associé à la conception de cette revue, je la soupçonne de n'être qu'une coquetterie intellectuelle réservée à un entre-soi élitiste tour à tour et tout à la fois auteur et lecteur. Une « société d'admiration mutuelle » aux dires mêmes de ses premiers détracteurs... militaires de haut rang. Ou comment l'armée de terre pastiche les salons du siècle des Lumières : nous ne sommes pas très loin des « précieuses ridicules ». Mais deux personnes finissent par me convaincre de l'originalité du projet. Line Sourbier-Pinter, tout d'abord, détachée de l'Éducation nationale auprès du CEMAT et cheville ouvrière du projet. Son idée de « croiser des regards civils et militaires sur les grandes questions de notre temps » est incontestablement nouvelle et intéressante. Et sa recherche permanente de la parité entre auteurs permettra sans doute d'éviter le piège de l'entre-soi dans un registre exclusivement militaire. Et puis, et surtout, Monique Castillo, notre chère et regrettée philosophe du comité de rédaction, qui dénonce avec force la réduction de la politique à la morale et de la morale à l'émotion, au risque d'enfermer l'opinion publique dans l'illusion de vivre dans un monde où le droit et la morale auraient définitivement détrôné la volonté de pouvoir et l'appétit de domination, ce dont les militaires sont *a contrario* les premiers témoins sur les théâtres d'opérations. « Vous, les militaires, avez quelque chose à dire ! C'est votre devoir que de rappeler à nos concitoyens quelques réalités hélas trop humaines », aimait-elle rappeler.

Jusqu'en 2015, date à laquelle je quitte le service actif tout en restant membre du comité de rédaction, mon rôle de directeur de la publication a consisté à veiller aux équilibres juridiques, réglementaires, budgétaires, organisationnels de la revue avec une administration civilo-militaire toujours difficile à convaincre du bien-fondé de ce projet. Le soutien actif des différents CEMAT aide à vaincre les innombrables difficultés qui jalonnent alors la vie de la jeune publication. Mais *de minimis non curat praetor*. De fait, mon rôle le plus essentiel consistait à maintenir l'intérêt et le niveau des sujets

traités dans le droit fil des principes fondateurs de la revue. C'est là que le comité de rédaction prend toute sa dimension. Un comité intergénérationnel animé par des débats entre jeunes et anciens, classiques et modernes, scientifiques et historiens, agnostiques et déistes, et entre militaires et civils bien sûr. Une succession de joutes intellectuelles savoureuses, animées, âpres parfois, mais toujours respectueuses et dignes des plus grands moments de la *disputatio*. Un vrai bonheur intellectuel bien loin de l'entre-soi que je craignais au tout début.

L'originalité d'*Inflexions* fait qu'en fonction du sujet traité, plus personne ne se soucie de savoir s'il s'agit d'une revue sociologique (« Cultures militaires, culture du militaire »), historique (« Commémorer », « Résister », « L'Europe contre la guerre »), polémologique (« L'action militaire, quels sens aujourd'hui ? »), philosophique (« Le soldat et la mort », « Violence totale »), scientifique (« Le soldat augmenté », « Entre virtuel et réel »), anthropologique (« Le corps guerrier », « Hommes et femmes, frères d'armes ? L'épreuve de la mixité »)... Cette singularité assumée en fait finalement tout son génie, et le titre de chaque *opus*, souvent limité à un seul mot, autorise tous les plans et toutes les interprétations. Combien de fois nous sommes-nous interrogés sur un plan de type jardin à la française ou jardin à l'anglaise ?

Cette liberté de ton insaisissable, impertinente et délicieusement agaçante, reste finalement la signature originale d'*Inflexions*. Liberté jamais démentie par aucune sorte de censure. Le seul point d'attention consiste à veiller à la synchronie des sujets traités au regard des respirations politiques du moment, afin de ne pas porter tort à l'armée de terre – le numéro « Les dieux et les armes » a été reporté de quelques mois, le temps de laisser passer les débats sur la loi relative au port du voile islamique. D'où le choix d'un directeur de publication qui soit toujours un officier général en activité, proche institutionnellement du CEMAT.

Au terme de ces vingt années, mon seul regret est que dans nos rangs le spectre du « jus de crâne », de l'entre-soi et du « vibrillonnage intellectuel » persiste encore, même s'il s'éloigne un peu plus à chaque nouvelle publication, tant il est vrai que le militaire est somme toute plus porté à l'action qu'à la réflexion. À titre plus personnel, le comité de rédaction d'*Inflexions* m'a parfois été d'un grand secours, notamment lors des fortes périodes de découragement liées aux opérations de déconstruction des armées. Ayant côtoyé pendant de nombreuses années « ces princes qui nous gouvernent », les membres des cabinets ministériels, les parlementaires, et les bien nommés « hauts fonctionnaires » de la fonction publique d'État, avec leurs lots quotidiens de lâcheté, de médiocrité, de trahison teintés, à de trop rares moments de sincère volonté de grandeur pour les armées, je suis resté marqué par le peu de cas que l'on fait des capacités de réflexion du militaire sur des sujets qui relèvent de la politique, au sens le plus noble du terme, et qui sont constitutifs du socle intellectuel et culturel de notre pays – même si le « dialogue interarmées » cache une part de trahison et de médiocrité donnant une piètre image des militaires de haut rang à nos détracteurs. D'aucuns, comme je l'ai déjà exprimé dans d'autres tribunes, souhaiteraient nous cantonner à notre seul métier de guerrier, tout en

SÉRIEUX, MAIS PAS TROP



En vingt ans, la rédaction de la revue a changé plusieurs fois de locaux au sein de l'Ecole militaire, plus ou moins confortables. Histoire d'espaces partagés...



2010. Claudia Sobotka, la première secrétaire de rédaction de la revue, et Germaine Landucci, réserviste.



Karine Ferré.



Il suffit de pousser la porte...



...ou de passer par la fenêtre.



Il y a toujours du thé, du café et du chocolat à la rédaction.



2021. Karine Ferré et Jean-Luc Cotard.

SÉRIEUX, MAIS PAS TROP



Dessin de Jean-Michel Meunier réalisé pour accompagner la publication d'une sélection d'articles d'*Inflexions* sur les réseaux sociaux de la revue durant les JO de Paris 2024.



2025. Emmanuelle Rioux.



2025. Jean-Luc Cotard.



2021. Footing matinal. Karine Ferré, Emmanuelle Rioux et Nelly Butel.

art et en exécution, en nous effaçant de tout débat public. La guerre reste décidément trop sale...

Or *Inflexions* prouve que le militaire, témoin singulier de son époque, est capable d'élever sa réflexion bien au-delà de simples considérations opérationnelles, organisationnelles ou capacitaires. Les auteurs civils associés à nos réflexions en conviennent volontiers, et sans aucun esprit courtois à notre égard. De fait, Monique Castillo avait raison : « pouvoir dire » est notre devoir. Les vertus cultivées par les militaires ne leur sont pas exclusives et peuvent utilement inspirer la société dite civile : c'est la primauté accordée à l'« expérience de terrain », plutôt qu'à la connaissance intellectuelle d'un concept. Ce qui n'empêche aucunement d'élever le débat. *Inflexions* en est l'une des plus belles tribunes et reste encore aujourd'hui une aventure intellectuelle originale.

Originale mais pas nouvelle. Citons pour finir Thucydide : « Une nation qui fait grande distinction entre ses érudits et ses guerriers verra ses réflexions faites par des lâches et ses combats par des imbéciles. » Deux mille quatre cents ans après, *Inflexions* modeste rempart contre les lâches et les imbéciles ? Alors bon anniversaire chère revue, et longue vie !!!

JAM SESSION

Yann Andruétan

membre du comité de réaction depuis 2016

Les curieux se posent la question : comment se déroulent les séances du comité de rédaction d'*Inflexions*. Ils imaginent sans doute un lieu de considérations élevées dans un cadre feutré. Ce serait une sorte d'orchestre interprétant de la musique de chambre où tous s'accordent en harmonie. Ce n'est pas du tout cela ! Mais ce n'est pas pour autant un chaos indescriptible, un brouhaha inaudible. Si je devais poursuivre dans l'image musicale, le comité de rédaction ressemble à un orchestre de jazz. Pas l'une de ces formations minimalistes se limitant à deux ou trois musiciens, mais pas non plus un Big Band de la grande époque du swing. D'ailleurs, *Inflexions*, ce n'est pas de la variété, même s'il s'agit de Cab Calloway ou de Count Basie. Si je devais choisir, ce serait un orchestre de Be Bop : un quintet ou un octet. Le leader du groupe propose un thème et un développement. Il peut être classique, comme dans un morceau de Be Bop : seize mesures, structure binaire ABAB comme *Now the Time*. C'est le thème des numéros « Courage ! », « Violence totale » ou encore « Valeurs et vertus ». Ou bien il prend quelques risques, développement plus long en trente-deux mesures, une structure plus originale (ABCD) ou même un rythme complexe en 9/8 comme *Blue Rondo à la Turk*. *Inflexions* s'intéresse alors à « La nuit » ou à « L'échec ». Parfois, c'est encore plus exotique, de la musique modale par exemple, avec un thème dissonant, étrange, ou un mode lydien comme le fameux *Blue in Green*. On parle alors de sexe, d'humour ou de cinéma.

Comme dans tout beau morceau de jazz, après l'exposition du thème, place au chorus, à l'improvisation. Chaque instrument peut prendre seize, trente-deux, soixante-quatre voire cent vingt-huit mesures. Improviser, ce n'est pas faire n'importe quoi ! À l'exception du free jazz,

le musicien utilise le thème et la progression harmonique. Si c'est de la musique modale, il explore le mode comme le fait Bill Evans dans *Peace Piece*. Parfois, à l'instar de John Coltrane, il joue *out*, c'est-à-dire en dehors du thème, de l'harmonie. C'est exactement la même chose au sein du comité de rédaction. Chacun s'empare du thème et le développe à partir de ses compétences, de son expérience. Il peut aussi explorer les marges et aller dans les limites ou même être *out*. Mais comme dans le jazz, où chaque instrumentiste doit s'écouter et savoir passer la main à un autre (pour les connaisseurs : les deux notes finales de chaque chorus dans *Milestones*), à *Inflexions* chacun s'écoute et les hiérarchies s'effacent. Il n'y a pas d'instrument plus noble que les autres ; chacun, quels que soient son arme, son grade, sa qualité, qu'il soit civil ou militaire, est invité à prendre un chorus, parfois plusieurs ou pas. On y pratique avec gourmandise l'art de l'improvisation ou plutôt de la *disputatio*.

Le jazz est la seule révolution musicale du XX^e siècle. Il irrigue et nourrit l'ensemble des genres et des styles musicaux. C'est la rencontre et la fusion de la musique populaire, celle des esclaves en Amérique du Nord (le blues, les spirituals), de la musique savante européenne (en particulier Bach, qui faisait douter Cioran l'athée). Là encore pas de hiérarchie, pas d'opposition ni de mépris. *Mutatis Mutandis*, c'est la même chose à *Inflexions*. Le militaire, le populaire et le savant fusionnent. On peut parler sérieusement de sexe ou de cinéma, disserter sur l'humour ou évoquer avec légèreté le sens de l'action des militaires. Pour paraphraser Érasme, ce qui compte, c'est de parler follement de choses sages et inversement. Le set se termine par la reprise du thème du morceau. Il ne s'agit pas de répéter, mais d'enrichir le thème de chacun des instruments. Lorsqu'il élabore *Kind of Blue*, l'un des albums majeurs du jazz (de la musique ?), Miles Davis donne quelques indications à ses musiciens (mode, rythme) et ils font le reste. Alors 1, 2, 3, 4, *let's Jam*.

À ÉCOUTER

***Now's the Time*, Charlie "Bird" Parker, 1945**
(le morceau de Be Bop parfait).

***Blue Rondo à la Turk*, Dave Brubeck, 1959**
(l'alliance du savant et du populaire).

***Blue in Green*, Miles Davis, 1959**
(s'il ne fallait conserver qu'un seul album de jazz et, soyons excessif, de musique).

***Peace Piece*, Bill Evans, 1958**
(un piano, deux mains qui explorent le mode comme dans un raga indien).

***My Favorite Things*, John Coltrane, 1960**
(la démonstration que l'on peut improviser avec une seule note).

***Milestones*, Miles Davis, 1958,**
par le sextet qui produira *Kind of Blue*.

DE L'IMPORTANCE D'UN PARAGRAPHE

Michel Goya

membre du comité de rédaction depuis 2005

Nous sommes en septembre 2004. Je suis dans ma vingt et unième année de service, tout juste sorti de l'École de guerre, alors pudiquement appelée Collège interarmées de défense. Je suis affecté à deux cents mètres de là, toujours au sein de l'École militaire, au Centre de doctrine d'emploi des forces. Le CDEF est alors le *think tank* de l'armée de terre, un lieu où l'on observe et analyse les conflits contemporains, ce qui deviendra mon métier jusqu'à aujourd'hui, et où l'on définit les meilleures façons de s'y adapter. Quelques jours à peine après mon arrivée, son directeur, le général Gérard Bezacier, m'appelle et me dit : « Goya, vous êtes un intellectuel, moi non. En tant que directeur du CDEF, j'ai été désigné pour faire partie du comité de rédaction d'une nouvelle revue qu'a décidé de lancer le général Thorette [alors chef d'état-major de l'armée de terre, CEMAT]. C'est très original et intéressant, mais je ne m'y sens pas forcément à l'aise. Je vous amène donc avec moi pour m'aider. » Reçu, mon général ! J'ignorais alors combien cette décision allait changer ma vie.

Me voilà donc embarqué dans l'une des toutes premières réunions de cette revue, qui n'avait même pas encore de nom. L'un de ses objectifs était d'ailleurs de le trouver, ce qui prit un certain temps. Né pauvre et orphelin de père dans une ferme isolée du Béarn, monté depuis le bas de l'échelle sociale et militaire jusqu'à l'École de guerre, je me retrouvais au milieu de ce que la France comptait de mieux dans le monde intellectuel, civil et militaire. Quel honneur ! Ce fut également le début d'une collection de souvenirs sur vingt ans, d'autant plus que, grâce aux mystères de la gestion du personnel de l'armée de terre et à un peu de soutien du regretté général Georgelin, j'ai pu rester à Paris dans diverses affectations. Cela m'a permis d'assister assez facilement aux réunions du comité de rédaction. J'ai coupé le contact pendant mon année de départ de l'institution, en 2015, alors que j'étais très fâché contre l'armée de terre. Mais, comme on renie difficilement sa famille, je suis revenu, et je suis encore là.

Ces vingt années furent pleines de rencontres passionnantes et de souvenirs marquants. S'il ne fallait n'en retenir qu'un, je reviendrais au tout début de l'aventure, lorsque je me suis porté volontaire, comme toujours imprudemment, pour écrire un article destiné au deuxième numéro de ce qui s'appelle désormais *Inflexions*. Le thème était « Mutations et invariants », et j'entrepris de décrire ce qui me semblait être un invariant de la guerre tant qu'elle serait menée par des humains : la peur chez le combattant. Je décrivais « la bataille des dix centimètres » qui séparent, à peu près, le néo-cortex et l'amygdale cérébrale dans le cerveau d'un homme plongé dans un combat. Mon projet d'article fut envoyé à Line Sourbier-Pinter, alors rédactrice en chef, et au général Jérôme Millet, directeur de la revue et chef de cabinet du CEMAT. Le temps passa, et je reçus un appel dudit général Millet me demandant de passer au cabinet. Qu'avais-je donc mal fait ou mal écrit ? Allait-on revenir à cette pesante censure qui étouffait parfois notre réflexion interne ? Le général Thorette me reçut et m'expliqua qu'il était gêné par le dernier paragraphe

de mon article, où je prêchais longuement la confiance dans l'intelligence et l'éthique de nos sous-officiers et soldats. Car il se trouvait qu'en mai 2005, alors même que j'écrivais ce texte, un adjudant-chef et deux militaires du rang français venaient d'assassiner un prisonnier en Côte d'Ivoire dans des circonstances sordides, révélant une chaîne de commandement défaillante. La contradiction entre mon propos et cette réalité était flagrante, et ce passage pouvait être utilisé par une ministre exploitant cette affaire pour asseoir son autorité sur un ministère qu'elle percevait comme un tremplin politique. Très attaché à la liberté d'expression, le général Thorette ne me donna aucun ordre, mettant simplement en lumière les risques que ce passage pouvait faire courir à la revue. Sensible à sa démarche et à son argumentation, ainsi qu'au simple fait qu'il ait pris le temps de me recevoir dans cette période difficile, je pris la décision, librement, de supprimer ce paragraphe, par ailleurs assez mal écrit. C'est alors que je pris pleinement conscience de la chance que j'avais de faire partie de ce cénacle.

UN LIEU D'ÉCHANGE RARE ET PRÉCIEUX

Didier Sicard

membre du comité de rédaction de 2005 à 2023

Je suis arrivé à *Inflexions* en 2005 à la demande du général Thorette, chef d'état major de l'armée de terre, qui m'avait fait part de ses inquiétudes éthiques face aux conditions suspectes de la mort d'un ennemi sans défense lors d'une mission. Qu'un tel questionnement ait pu bouleverser l'un des plus hauts gradés des armées m'avait profondément surpris, car je n'avais jamais observé cela dans ma vie hospitalière ou universitaire. L'existence de cette interrogation éthique sur des valeurs, dont je découvrais alors les prémices, s'est confirmée lors des dix-huit années que j'ai passées au sein du comité de rédaction de la revue.

Qu'une revue initiée par l'armée de terre devienne en quelques années une référence dans le domaine des sciences humaines tient du miracle. Mais le miracle n'est qu'apparent, car l'aventure *Inflexions* m'a révélé la richesse inconnue d'une pensée militaire très élaborée, qui n'a rien à envier à celle des civils. Réfléchir au futur et à l'élaboration des affrontements guerriers suppose de s'affranchir des idéologies simplistes et de se confronter à la complexité du réel. J'ai été sans cesse impressionné par la lucidité et par la richesse des argumentaires bien souvent inconnus dans les débats hospitaliers ou universitaires que je connaissais. Les conflits à partir de la défense d'intérêts catégoriels n'ont pas lieu dans ce cénacle militaire, à l'opposé de ceux observés à l'hôpital et à l'université, où chacun essaye de défendre plus ou moins visiblement une position ou un intérêt personnel. Cette liberté, ou plutôt cette absence de liens d'intérêt autres que ceux d'appartenance à une communauté destinée à protéger les intérêts collectifs, je l'ai également rencontrée lors de ma présidence du Comité consultatif national d'éthique ; la présence ou l'évocation d'un intérêt personnel dans une expression anéantissait immédiatement la portée de la position proposée.

Plus encore, le choix des thèmes des numéros d'*Inflexions* et des articles qui les composent, réalisés en toute liberté par les membres du comité de rédaction, pointent leur absence dans le débat public, social ou littéraire habituel. S'interroger sur les fondements de la société, l'honneur, le patriotisme, le fait religieux, le concept de « réforme », l'autorité, la résistance, l'étranger, la mort du soldat, le sexe, le cinéma, la confiance, l'humour (l'armée n'en manque pas !), la nuit, la norme, la beauté, la route... n'est guère commun. L'originalité transdisciplinaire de ces numéros est bien loin de la réputation conservatrice du milieu militaire, tout en révélant la richesse de la réflexion, confrontée au réel de la vie et du monde, et qui se méfie des dérives idéologiques, de quelque nature qu'elles soient. Quelle est la profession, juridique, économique, médicale, éducative ou autre, qui accepterait, plus encore encouragerait, en son sein, un dialogue public avec une entité étrangère à ses préoccupations ? Je n'ai jamais vu une revue médicale partager ses articles avec ceux des malades, une revue juridique avec les plaignants... *Inflexions* est un lieu d'échanges rare et précieux ! Oui, un miracle.

Pendant les dix-huit années que j'ai passées au comité de rédaction, j'ai eu le sentiment de participer à une activité éditoriale inattendue, passionnée et passionnante, où l'écoute mutuelle est privilégiée. Le professionnalisme de sa rédactrice en chef, Emmanuelle Rioux, y est pour beaucoup. Je regrette parfois que ces dialogues soient inconnus du public, qui découvrirait une qualité d'intelligence, de respect, d'humilité aux antipodes des débats contemporains habituels. Il découvrirait qu'il subsiste encore dans un monde de plus en plus bouleversé, souvent sans repères, des personnes attachées à des valeurs universelles.

Vingt ans sonnent la fin de l'adolescence. Tenir la promesse de ces vingt premières années pour les vingt prochaines ne peut être que le souhait d'un civil qui a plus appris durant ces vingt ans que pendant les soixante précédents. Longue vie à *Inflexions* !

FAIRE MOURIR UNE PART DE SA VÉRITÉ POUR LAISSER UNE PLACE À CELLE DES AUTRES

Haïm Korsia

membre du comité de rédaction depuis 2006

Vingt ans ! Vingt ans qu'*Inflexions* analyse, pense et participe aux débats de société en croisant les regards de civils et de militaires, deux sphères qui évoluent souvent de concert pour fonder une entité, notre monde. Le projet même de la revue était de pouvoir rapprocher l'armée et la nation, d'aborder les réflexions qui les traversent afin de pouvoir intelligemment transposer des modalités d'action ou des conseils de l'une vers l'autre, assurant ainsi des retours d'expérience particulièrement constructifs. L'idée de départ était bel et bien d'ancrer ces deux systèmes en les réunissant, pour encourager les interactions, chacun suivant son évolution propre, car les deux sont indiscutablement dépendants l'un de l'autre, l'armée étant constituée de femmes et d'hommes qui participent de la

nation, tandis que la nation doit sa pérennité et sa sécurité à l'armée qui la protège et la défend. Si l'on a longtemps supposé qu'il existait un risque majeur de voir l'armée décrocher de la nation, c'est en fait plutôt l'inverse qui tendait à se produire, avec une nation qui s'éloignait inexorablement de l'armée.

Lorsqu'en 2006, le professeur Didier Sicard, alors président du Comité national d'éthique, a proposé à l'aumônier de l'armée de l'air que j'étais de rejoindre cette revue que venait de lancer l'armée de terre, c'est avec grand intérêt et fierté que j'ai accepté – je n'oublie pas que j'ai servi aussi sous l'uniforme « terre de France ». Depuis, j'ai eu l'immense privilège de participer à cette démarche d'intelligence collective et d'y faire des rencontres magiques, toutes différentes et uniques, tant elles étaient toutes adossées à une pratique éthique singulière de la guerre et de l'humain. Line Sourbier-Pinter puis Emmanuelle Rioux, Michel Goya, François Lecointre, Patrick Clervoy ou Jean-René Bachelet sont autant de personnalités hors norme avec lesquelles j'ai eu le bonheur d'échanger et de collaborer depuis mon entrée au comité, et qui ont su, avec talent, fédérer des individualités aussi différentes que complémentaires, avec toujours au cœur l'ambition de faire progresser la pensée. J'ai aussi une fonction secrète qui consiste à demander à tour de rôle à des représentants éclairés des cultes de réfléchir sur nos thèmes et à contribuer à notre revue.

Désormais un ancien du comité de rédaction, je mesure à quel point les questions abordées dans nos pages ont anticipé celles de la société. C'est comme si l'armée avait été en avant-garde de ce que vit celle-ci. Je pense notamment aux numéros consacrés à la judiciarisation des conflits, à l'engagement, aux valeurs et aux vertus, à la norme ou à la fraternité. L'expérience ultime des soldats permet en effet d'énoncer argumentations et réflexions que la pratique quotidienne de la société ne permet pas toujours de réaliser. Or, ce que l'on affirme dans la réalité de la dure vie au combat, on peut indubitablement le transposer dans la vie plus sereine de la société. C'est aussi valable pour l'humour, la confiance, l'échec, le secret, l'élévation, le patriotisme ou le sexe... autant de sujets auxquels nous avons consacré nos pages.

Peut-être est-ce là, au cœur du comité de rédaction, que j'ai compris qu'il fallait accepter de faire mourir une part de sa vérité pour laisser place à la vérité des autres, ce qui est le cœur du débat prolifique car honnête de chacune de nos réunions. Et je n'oublie pas le chocolat que je dévore aussi à chaque séance...

Cher lecteur, permettez-moi de vous encourager à partager et à diffuser la pensée d'*Inflexions*. À la revue, aux membres de son comité de rédaction et à tous ses contributeurs, je voudrais renouveler mes remerciements et ma gratitude d'avoir su conjuguer les univers, et de parvenir, jour après jour, depuis déjà vingt ans, à faire rayonner les enseignements des armées dans la vie civile. Puisse *Inflexions* continuer longtemps de nous faire réfléchir autour de thématiques incontournables pour la société, et contribuer à éclairer celles et ceux qui auront à conduire la destinée de la nation. Jusqu'à cent vingt ans, car ainsi est formulé le vœu de longévité dans la tradition juive.

ANECDOTES ET CONTRE-PIEDS

Patrick Clervoy

membre du comité de rédaction depuis 2009

L'aventure a démarré en 2007. Ce fut un improbable enchaînement de coïncidences. Un ami neurologue voisin de bureau à l'hôpital du Val-de-Grâce, le médecin en chef Frédéric Flocard, avait été contacté par un camarade de l'IHEDN qui, me dit-il, cherchait pour une revue de l'armée de terre un psychiatre militaire susceptible de rédiger un article sur le moral dans les forces. Il pensa à moi. J'acceptai et je suis alors entré en contact avec Line Sourbier-Pinter. Son accueil fut autoritaire. Il me parut qu'elle gouvernait la revue avec fermeté. À la même période, je participais à un groupe de travail de l'OTAN sur le soutien psychologique des forces. Mes homologues hollandais et canadiens nous avaient fait découvrir les travaux récents d'un psychologue américain sur les circonstances produisant la perte du sens moral. Enfin, je rentrais d'un séminaire sur le stress en opération, qui s'était tenu à Louisville dans le Kentucky. J'avais été impressionné par le témoignage d'un officier revenu d'Irak où il avait participé à l'enquête sur le scandale de la prison d'Abu-Ghraïb. Le sujet me sembla trouvé. Je soumis à la revue une analyse sur le décrochage du sens moral à partir de cette enquête. Au sein du comité de rédaction, des personnes remarquèrent ma contribution. Et bientôt on m'invita à rejoindre ce groupe qui voulait s'étoffer. Je fus d'emblée impressionné par la qualité intellectuelle des membres qui m'accueillirent. Les échanges étaient passionnants, marqués d'un constant respect et d'une franche camaraderie. Les réparties étaient souvent vives et lumineuses. Je me souviens d'un échange amusant lorsqu'en comité de rédaction fut abordé le thème de la mixité. L'un des membres, militaire en activité, déclara : « Dans l'armée, la femme est un homme comme les autres ! » À quoi une femme, je crois me souvenir qu'il s'agissait de Monique Castillo, lui répondit : « Je rappelle que dans l'armée un homme sur deux est une femme ! »

Trois membres en particulier m'impressionnèrent. Le premier d'entre eux fut le professeur Didier Sicard, dont je connaissais les travaux comme président du Comité consultatif national d'éthique. Je lui dois de m'avoir éclairé par cette définition simple : « L'éthique est l'art de poser des questions auxquelles la déontologie essaie ensuite d'apporter des réponses. » Je nouai des liens forts avec l'aumônier israélite des armées Haïm Korsia, qui nous éclairait régulièrement de la sagesse juive. J'avais déjà plusieurs fois observé le patriotisme des personnes de cette confession, notamment chez des vétérans de la Première Guerre mondiale, à l'exemple du docteur Eugène Minkowski, pionnier de la phénoménologie. Lorsque Haïm Korsia fut nommé Grand Rabbín de France, il m'invita dans son bureau et j'y découvris, encadrée, la *Prière pour la République française* avec en exergue une phrase du prophète Jérémie : « Recherchez la paix pour la ville où je vous ai exilés, priez en sa faveur, car votre paix dépend de la paix. » Au sein du comité de rédaction, je fis aussi la connaissance du général d'armée Jean-René Bachelet, à la personnalité impressionnante. Il maniait la langue française avec clarté et précision. Sa carrière avait été brillante. Il étayait ses points de vue avec des exemples tirés de sa riche expérience militaire, notamment celle de commandant des forces en ex-Yougoslavie. Je

notai aussi son esprit de chasseur alpin. Je l'entends encore développer une idée en commençant par la phrase : « Je vais déculotter ma pensée... » Un jour, il nous raconta sa poignée de main avec Jean-Paul II. Le Saint-Père était arrivé à Paris par hélicoptère, et c'est lui qui l'avait accueilli à son atterrissage à l'École militaire. Lors des séances suivantes, chaque fois que je saluai le général, j'avais en tête que cette même main avait serré l'auguste dextre papale.

Mon activité commença au sein du comité et ma seconde contribution fut à l'occasion d'un colloque intitulé « L'armée laboratoire social ». Je terminai mon exposé en évoquant la mixité des forces et la gestion des comportements sexuels durant les OPEX. Je rappelai que le règlement voulait que les rapports sexuels fussent interdits, non seulement en service, mais d'une manière générale dans toutes les enceintes militaires, même hors service, et fis remarquer que cette disposition disciplinaire ne pouvait juguler l'instinct sexuel. Je donnai un argument chiffré : entre 2003 et 2004, sur le théâtre de guerre irakien, les médecins avaient eu à gérer soixante-dix-sept grossesses parmi les militaires de l'US Army. Le journaliste de *Libération* qui suivait ce colloque me qualifia de « poète » et sur son blog je lus un commentaire déplaisant qui disait que la médecine militaire était à la médecine ce que la musique militaire était à la musique... Je trouvai ma consolation au buffet qui fut offert ensuite. J'y rencontrai le général d'armée Bernard Thorette qui me fit des confidences sur les manœuvres qu'il dut opérer pour que la création de la revue *Inflexions* ne fût pas sabotée par des forces hostiles au sein même de l'institution. Il marqua sa surprise lorsque je rappelai à son souvenir des mots qu'il avait échangés avec moi vingt ans plus tôt, en pleine brousse, au bord d'une piste. J'étais alors tout jeune médecin sorti d'école d'application et lui chef du BOI du 3^e RIMA. Il m'avait dit, avant de quitter le camp de Bouar en Centre-Afrique : « Toubib, ne changez pas ! » Je n'avais pas oublié cette phrase et c'étaient peut-être ces mots qui m'avaient obscurément conduit à être choisi pour intégrer le comité de rédaction.

J'ai cherché ensuite, dans mes contributions successives, à conserver une perspective décalée dans l'analyse des thèmes abordés par la revue. Dans le numéro « Résister », je développai le sujet de l'entrée en dissidence avec le sujet brûlant de la guerre d'Algérie. Dans le numéro sur l'héroïsme, je parlai des malheurs des héros. Lorsqu'il fut évoqué la possibilité d'un numéro sur l'humour, j'eus le projet de traiter de celui, antimilitariste, de Cabu. Il avait autorisé la publication de certains de ses dessins réalisés pour moi dans ce numéro, mais estimant qu'un engagement verbal suffisait, il n'avait signé aucun document en ce sens et, malheureusement, à l'heure de la réalisation de cet *opus* sa voix s'était tue et les dessins ne purent être publiés. Le Grand Duduche a été empêché de mettre son insolence au service de la revue.

Inflexions fête donc ses vingt ans ! L'occasion pour moi d'exprimer ma gratitude au comité de rédaction de m'avoir accordé sa confiance pour coordonner le numéro « En revenir ! ». Je pus ainsi, comme en d'autres circonstances, ouvrir les pages de la revue à une dizaine de collaborateurs dont deux officiers des Forces royales marocaines. Avec le recul, et tout en observant les temps troublés de la période contemporaine, je juge que la revue a tenu son cap, celui qui fut défini dès sa création et qui marque son sous-titre : « Pouvoir dire. »

QUELLE AVENTURE !

Emmanuelle Rioux

directrice de la rédaction et rédactrice en chef depuis 2008

Tout a commencé par un dîner à la fin du printemps 2008. Je travaillais alors en *free lance*, je détestais ça, et j'étais à la recherche de nouveaux projets, celui en cours touchant à sa fin. Alors je saoulais mes amis à coups de « si tu vois passer quelque chose... ». Ce que je fis ce samedi soir. Et le lundi matin, un coup de fil a fait prendre un tournant imprévisible à ma vie professionnelle : un de mes convives du week-end m'appelle pour me demander s'il pouvait donner mon CV à une dame qui dirige une revue de l'armée de terre, qui part à la retraite et qui cherche, pour l'instant sans résultat, quelqu'un pour prendre sa suite, quelqu'un issu du monde de l'édition. J'ai accepté. Entretien avec l'équipe de direction de ladite revue, présentation de celle-ci, « grand'O » en bout de table devant les membres du comité de rédaction. C'est ainsi que j'ai découvert *Inflexions*. Et lorsque l'on m'a proposé le poste, j'ai accepté avec enthousiasme tant le projet était séduisant, à la surprise de beaucoup dans mon entourage. L'aventure commençait. Et c'était bien une aventure tant le monde militaire m'était inconnu. Je suis fille d'enseignants « de gauche », de ceux qui ont milité contre la guerre d'Algérie lors de leurs années universitaires sur la montagne Sainte-Geneviève ; je suis de la génération où tous mes camarades garçons tentaient d'échapper au service militaire pour ne pas « perdre une année » ; et mes propres études m'avaient plutôt menée vers l'histoire culturelle que vers celle des batailles pour laquelle je n'avais ni appétence ni intérêt. Alors il a fallu plonger dans un monde mystérieux, apprendre des codes. Les premières semaines furent consacrées à mon « acculturation », guidée par ceux qui m'entouraient. J'avoue que je ne comprenais qu'une infime partie de tout ce que l'on essayait de m'apprendre avec application. Il m'a fallu laisser du temps au temps, être patiente, avant de commencer à avoir quelques repères... En veillant, comme me l'avait recommandé le chef d'état major de l'armée de terre, à ne pas me laisser séduire, à garder un regard critique, à rester un poil à gratter.

Avec le nouveau directeur de la publication, arrivé en même temps que moi à *Inflexions*, nous avons donc pris les rênes de la revue en août 2008. Ma mission était de professionnaliser son fonctionnement, le processus éditorial, la fabrication... Nous avons été un peu bahutés au début par les membres du comité de rédaction ; il nous fallait nous apprivoiser mutuellement, et moi faire mes preuves. Là encore donner du temps au temps. Et la greffe a pris. Les numéros se sont enchaînés. Chacun avec son histoire, ses surprises, ses imperfections, parfois ses déceptions, mais tous imaginés au cours de séances pétulantes réunissant des gens passionnants, de divers horizons, âges et disciplines, qui plus est dotés d'un grand sens de l'humour, ce qui rend l'atmosphère de ces réunions si particulière et le groupe si soudé. Les idées fusent ; toutes les opinions et idées s'expriment ; chacune est accueillie avec bienveillance et intérêt. Bon, parfois il me faut faire taire ceux qui bavardent trop avec leur voisin ou recadrer les débats pour réussir à décider d'un thème ou construire un sommaire... Nous

LA COMPAGNIE PHOSPHORE



Mars 2024. Frédéric Gout, Jean-Philippe Margueron, Rémy Hémez, Yann Andruétan, John Christopher Barry, Hervé Pierre, Bénédicte Chéron et Anaïs Meunier.



Octobre 2024. Michel Goya, Joséphine Staron, Karine Ferré, Jacques Tournier, Jean-Philippe Margueron, Catherine Durandin, Maxime Yvelin et John Christopher Barry.



Mars 2020. Isabelle Gougenheim, François Scheer, Philippe Vial, Rémy Hémez, Jean-Philippe Margueron, Eric Letonturier, Jean Michelin, Frédéric Gout, Bénédicte Chéron, François-Xavier Mabin, Benoît Durieux, Hervé Pierre, Thierry Marchand, Yann Andruétan, Michel Goya (cachés John Christopher Barry, Jean-Luc Cotard, André Thiéblemont) et Didier Sicard.



Octobre 2024. Nelly Butel, Eric Letonturier, Yann Andruétan, Jean-Luc Cotard, Rémy Hémez, Gautier Saint-Guilhem, Joséphine Staron, Karine Ferré, Jean-Philippe Margueron, Catherine Durandin, Maxime Yvelin, John Christopher Barry et Hervé Pierre.



Mars 2024. Hugues Esquerre, Michel Goya, Marie Peucelle, Nelly Butel, Maxime Yvelin, Joséphine Staron et Catherine Durandin.



Février 2022. Yann Andruétan, Haïm Korsia, François Lecointre, Jean-Jacques Fatinet et François Scheer.

avons la chance immense de pouvoir travailler en toute liberté (choix des thématiques, des auteurs, des modes d'action...) grâce à des chefs d'état-major de l'armée de terre qui nous ont toujours fait confiance. Qu'ils en soient remerciés. À la revue proprement dite se sont ajoutés des colloques, des séminaires, des rencontres, des salons du livre, mais aussi un site Internet, une diffusion numérique, des réseaux sociaux. Et même un livre chez Gallimard ! Sans oublier quelques tracasseries administratives, qui peuvent s'avérer être de vrais combats pour qu'*Inflexions* puisse vivre et continuer à se développer. Il arrive ainsi parfois que le découragement s'invite dans mon bureau – par un jour noir, un Don Quichotte a rejoint les autres dessins qui ornent la porte de celui-ci. Me voici donc devenue chef d'orchestre au service d'un projet original et enthousiasmant, mené au quotidien par une minuscule équipe – merci à elle pour son engagement de tous les instants – installée dans un coin de l'École militaire, à grand renfort de thé et de chocolat. À aucun moment en seize ans je n'ai regretté de m'être lancée dans cette aventure. D'aucuns disent que je suis désormais « stockholmisée »...

INFLEXIONS EST UN TRÉSOR

Jean Michelin

membre du comité de rédaction depuis 2018

Je suis entré au comité de rédaction d'*Inflexions* en 2018, fermement convaincu que je n'y avais nullement ma place, d'une part, et fermement déterminé à démontrer le contraire, à moi et au monde entier, d'autre part. Pour ma défense, à cette époque, je n'avais pour tout bagage d'écriture sérieuse qu'une expérience opérationnelle un peu marquante et le livre que j'en avais tiré, au ras du casque, plein de gros mots et de quelques subjonctifs imparfaits. Il faut croire que, parfois, on se méprend sur cette revue, ce qu'elle représente et l'image qu'elle renvoie au monde extérieur.

La composition dudit comité avait néanmoins de quoi intimider : des chercheurs, des officiers généraux, des médecins, des diplomates, des historiens, tous de brillants esprits, et, au milieu, moi, moi qui n'avais que la vague conviction que j'étais plutôt doué pour raconter des histoires. D'ailleurs, l'un de mes anciens chefs, un officier auquel je voue une admiration sans bornes, un homme de lettres et d'esprit tout autant que d'action, m'avait dit alors que je lui confiais que l'on était venu me chercher : « *Inflexions* ? Ah, oui, le truc des intellos. » J'avais décelé dans le ton de sa réponse une part non pas de mépris, mais de distance prudente avec l'objet, comme s'il faisait référence à une citadelle dans laquelle on n'entrait jamais vraiment, un secret bien gardé, autant par ses auteurs que par ses lecteurs. N'empêche, j'étais toujours déterminé, mais un peu déçu.

Les habitués de la revue savent qu'il n'en est rien, évidemment. Enfin, sur ma place au comité, le verdict est peut-être toujours en cours, mais comme cela fait maintenant plus de six ans, j' imagine que l'on a fini par me garder. Sur ce que la revue recouvre, ce qu'elle représente et les espaces

de réflexion qu'elle ouvre, en revanche, je suis contraint d'admettre qu'en dépit de mes inquiétudes initiales, rien n'était plus éloigné de ce que je redoutais initialement.

Mon premier souvenir d'*Inflexions*, c'est celui de mon premier article, dans le numéro « L'allié ». Fier de moi, à l'issue d'une réunion du comité où nous nous efforcions d'en élaborer le sommaire, j'avais dénoncé puis étais allé chercher un camarade diplomate pour plancher sur la perception qu'avaient nos alliés de nous, Français, dans les organisations multinationales. Camarade qui, je lui ai pardonné depuis, avait fini par me dire plusieurs mois après qu'en raison d'obligations professionnelles écrasantes à ce moment-là, il ne serait pas capable de rendre l'article dans les délais exigés par la rédactrice en chef. C'est donc vers elle que je suis revenu, tout penaud, pour lui dire que nous avions comme un problème à un mois de la date de remise des textes. Et Emmanuelle de me répondre, avec un sourire désarmant : « Eh bien tu n'as qu'à t'en charger de cet article, après tout, tu as passé du temps à l'OTAN ! » Et je l'ai fait. Péniblement, laborieusement, au point que j'hésite toujours à le relire aujourd'hui, en m'y attaquant par le seul angle dans lequel je me sentais vaguement légitime, celui du rapport humain, mais je l'ai fait. Quelques mois plus tard, le numéro paraissait, avec mon nom au sommaire. Je ne crois pas que cet article, et pas davantage les quelques autres que j'ai écrits depuis – ils sont relativement peu nombreux, mais j'ai eu moi aussi, depuis, quelques périodes d'obligations professionnelles assez importantes – correspondent à l'idée que l'on se ferait d'un travail universitaire sérieux. J'ose même croire que c'est volontairement tout le contraire.

Et c'est justement ce qui donne à la revue son caractère unique. Depuis cet article sur l'allié, j'ai été amené à écrire sur le cinéma, sur la frontière américaine, sur les routes, sur le temps, sans jamais être bien certain de coller à ce qui était attendu, sans jamais non plus que l'on vienne me reprocher d'aborder les sujets sous le prisme difficilement quantifiable du ressenti, du vécu et de l'expérience. Parfois, parce qu'elle nous connaît tous assez bien je crois, Emmanuelle m'envoie un filin vers un sujet dont elle sait que j'aurai du mal à le refuser, quand bien même je commence systématiquement par pester abondamment de m'être laissé prendre une nouvelle fois.

Inflexions est une revue qui m'a amené à me mettre en difficulté dans les thèmes que j'ai pu y aborder, à m'emparer de sujets que j'aurais imaginés trop gros ou trop complexes pour moi, sans jamais que ma perspective ne soit jugée hors de propos. C'est aussi une revue qui m'a permis de rencontrer et d'échanger avec des gens que je n'aurais jamais croisés autrement. Et quand j'en suis un simple lecteur, comme c'est le cas en ce moment puisque mes fonctions actuelles à la tête d'un régiment m'ont éloigné temporairement des réunions du comité, elle me pousse à continuer à explorer de nouveaux champs, à affûter ma curiosité, à progresser.

Je crois que nous ne changerons pas la vision des gens qui la considèrent encore comme une citadelle inexpugnable de la pensée de quelques intellectuels hors sol. Mais je demeure convaincu qu'une revue qui laisse une telle place à des chercheurs, à des militaires, à des historiens, à des

diplomates, à des médecins, à des architectes, à des sociologues, à des musiciens, à des peintres... et aussi, parfois, à un type qui aime bien raconter des histoires, est un trésor, auquel je suis fier d'apporter une petite pierre.

APPROCHE INDIRECTE

Frédéric Gout

membre du comité de rédaction depuis 2015
directeur de la revue de 2022 à 2024

L'approche indirecte, voilà un terme tactique que j'affectionne tout particulièrement. Il incarne à la perfection la méthode, à la fois subtile et redoutablement efficace, qu'a employée Emmanuelle, la rédactrice en chef d'*Inflexions*, pour me convaincre de rejoindre le comité de rédaction de la revue. Tout commence, en apparence, de manière anodine, lorsque je suis affecté au cabinet du chef d'état-major de l'armée de terre (CEMAT). On me propose d'écrire un premier article. Un geste modeste, une demande simple, qui ne semble comporter aucun enjeu particulier. Mais rapidement, je me rends compte que cette occasion d'écrire n'est pas aussi innocente qu'elle le paraît. Quelques mois plus tard, une nouvelle sollicitation arrive, cette fois pour un deuxième article. Et voilà que la manœuvre devient évidente : chaque ligne rédigée, chaque paragraphe mûrement pensé, m'attache davantage à cette revue, jusqu'à ce qu'il devienne délicat de refuser la proposition suivante.

Puis, comme un épilogue attendu, la proposition tombe : intégrer le comité de rédaction. Ce n'est pas vraiment une question, mais une invitation déguisée. En apparence, une simple offre de rejoindre une équipe passionnante et stimulante intellectuellement. Mais je devine vite qu'au-delà de cette apparente légèreté, se cache une volonté bien plus stratégique. Le comité de rédaction n'est pas seulement un espace de réflexion, un simple lieu de débat d'idées : c'est un carrefour d'échanges et de réseau, certes fort agréable, mais également une invitation implicite à m'engager d'une manière plus pérenne. L'adhésion se fait sans grande résistance, presque naturellement.

À peine arrivé, je découvre un groupe où les personnalités sont aussi diverses que leurs parcours. Les échanges sont harmonieux malgré les contrastes, et mon intégration s'effectue en douceur avec certains, mais avec plus de difficultés auprès d'autres, car il faut apprendre à comprendre des codes nouveaux. Chacun doit trouver sa place, naviguer entre les attentes multiples, tout en s'imprégnant des subtilités d'un milieu régi par des traditions locales et des pratiques bien ancrées. Je ne suis pas un membre fondateur de la revue, et cela ne réside pas dans un manque de compétence, mais de connaissance intime des codes implicites qui régissent la dynamique du comité. Au fil du temps, je me sens de plus en plus à l'aise, et j'ai la chance de croiser des esprits aussi variés qu'enrichissants.

Le temps passe, et je constate, sans vraiment y prêter attention au

début, que les membres militaires du comité vieillissent. Moi, qui étais un « jeune » parmi eux, je deviens progressivement un de ceux qui cumulent le plus d'années d'adhésion. Le général Thierry Marchand, conscient de cette évolution, et alors directeur de la publication, me propose de devenir son adjoint. Sans surprise, j'accepte cette nouvelle responsabilité, mais c'est à ce moment-là que je prends véritablement la mesure du fonctionnement interne de la revue. Ce qui semblait être un espace de simplicité et de fluidité se révèle être une mécanique complexe, un équilibre fragile de contrats tacites et de relations humaines parfois invisibles.

Puis, comme un coup du sort, le général Marchand, nommé ambassadeur au Cameroun, se voit dans l'obligation de passer le relais. Et là, sans surprise, c'est moi qui suis proposé par le CEMAT pour prendre la direction de la revue. Cette évolution semble presque naturelle, inévitable, au vu de mon ancienneté au sein du comité. Après tout, parmi les « anciens », je suis celui qui paraît le plus légitime pour prendre la tête (le directeur de la publication est toujours un général d'active). Je prends donc cette responsabilité avec sérieux, mais aussi avec enthousiasme. L'expérience, bien que stimulante, ne durera que deux ans. La raison est simple : mes nouvelles fonctions de directeur des ressources humaines de l'armée de terre depuis l'été 2024 rendent cette double casquette incompatible. L'équilibre entre la gestion de la revue et mes autres obligations devient trop complexe.

Ainsi, après deux ans à la tête d'*Inflexions*, je décide de revenir à ma place initiale, au sein du comité. Cette décision, mûrie et évidente, trouve sa raison dans la nécessité de me consacrer pleinement à mes nouvelles responsabilités, lesquelles ne me laissent guère de place pour un investissement total dans la revue. Toutefois, cette « retraite » n'est en rien une sortie définitive. Je reste convaincu que, même si mes obligations ne me permettent plus de m'investir à plein temps, il me sera possible de trouver quelques fenêtres de liberté pour apporter une contribution occasionnelle. La relève est assurée, avec de nouvelles générations, de jeunes talents qui apportent leurs idées et leur énergie, tandis que moi, fort de mes années d'expérience, j'interviens désormais avec plus de recul et une part de sagesse – enfin, si l'on peut dire ! Ainsi, après avoir pris les rênes, j'ai appris à jongler entre mes multiples fonctions, tout en restant fidèle à cet engagement intellectuel, mais désormais avec une approche plus calme, plus patiente.

UNE INVITATION À LA RÉFLEXION

Joséphine Staron

membre du comité de rédaction depuis 2022

Il y a vingt ans, *Inflexions* a été portée sur les fonts baptismaux avec la promesse d'être un espace de dialogue entre le civil et le militaire, une mission qui m'a profondément séduite. En rejoignant le comité de rédaction, j'ai souhaité contribuer à cette dynamique enrichissante, où les idées et les expériences se

croisent pour éclairer des enjeux contemporains. Ce qui me touche particulièrement dans cette revue, c'est son engagement à valoriser des perspectives diverses sur des thématiques lourdes de sens. Chaque numéro est une invitation à la réflexion, une plateforme où les voix s'entremêlent pour éclairer des sujets complexes. Je suis fière de faire partie d'une aventure intellectuelle qui continue de faire écho aux défis de notre temps.

UN ENGRENAGE VALANT PARCOURS INITIATIQUE...

Jacques Tournier

membre du comité de rédaction depuis 2022

D'abord, il y a, donnée par un ami qui connaît mes appétences pour la chose militaire, une revue à la couverture blanche dont l'élégance formelle augure d'une haute tenue intellectuelle. Et puis, quelque temps plus tard, autour d'un déjeuner, une proposition formulée entre le fromage et la poire, sur un ton presque anodin : « Est-ce que cela te dirait d'écrire un article dans le prochain numéro dont le thème pourrait t'intéresser ? » Et comme la tentation est irrésistible, me voilà embarqué dans cet exercice éprouvant qu'est la rédaction d'un papier susceptible de répondre aux exigences d'un comité de rédaction dont la composition m'impressionne et que j'imagine aussi sévère que les pires jurys d'examen auxquels j'ai pu être jadis confronté. Le verdict ayant été fort heureusement favorable, et après avoir bataillé avec la rédactrice en chef pour réduire *à minima* les corrections qu'elle préconise, cette première étape s'achève par la réception de quelques exemplaires de ladite revue, sur la couverture de laquelle je ne suis pas peu satisfait de voir mon nom figurer.

La peine de ce labeur inaugural n'étant pas moins assortie d'une certaine forme de plaisir, l'envie de réitérer l'opération me pousse à solliciter l'agent recruteur qui m'honore de son amitié de bien vouloir me faire connaître les thèmes retenus pour les numéros ultérieurs, à mesure que le comité de rédaction les arrête. Une nouvelle fois, je m'avance à proposer un article, puis une autre fois, non sans revivre, durant la semaine précédant la date butoir du ramassage des copies, le même stress d'un accouchement pour moi toujours laborieux, lequel s'achève à point d'heure de la nuit par le ponçage, phrase après phrase, d'un texte qui sort toujours trop nourri pour tenir dans le format imposé et ne pas risquer de me valoir les foudres d'une rédactrice en chef dont la voix au téléphone me laisse pressentir qu'elle est redoutable.

Et dans le même temps que je mets la main dans cet engrenage, j'entends parler du comité de rédaction sur un mode qui me porte à me le représenter comme un aréopage mystérieux de personnalités choisies, menant durant des après-midi entiers des sortes de séminaires dont le niveau ne semble pas moindre que celui du Collège de France. Aussi, lorsque vient le moment secrètement attendu d'être sollicité pour intégrer ce cénacle de la pensée, je ne puis m'empêcher de ressentir une irrépressible fierté, de celles que procure, au terme d'un douloureux chemin initiatique, le fait d'être admis comme un pair au sein d'une compagnie d'élite.

Pour autant, comme dans le monde des grands on ferme la porte avant de poursuivre une conversation que les enfants n'ont pas vocation à entendre, je ne vous en dirai pas plus... Sinon qu'à l'instar de l'esprit qui anime la communauté militaire, participer à la fabrique d'*Inflexions*, c'est vivre une belle aventure d'amitiés dans une ambiance où les assauts d'intelligence et de sérieux ne manquent jamais de le disputer à de joyeuses parties de rigolade. Longue vie à la revue !

DE FIL EN AIGUILLE

Nelly Butel

membre du comité de rédaction depuis 2022

Septembre 2016. Bâtiment 72 de l'École militaire. Des préfabriqués. Je viens de percevoir la clé de mon bureau. Après une installation sommaire – il va falloir meubler cette pièce ! –, je pars en exploration dans les couloirs, à la découverte de mes nouveaux voisins. Cela fait à peine quelques heures que j'ai signé mon contrat d'aumônier. Je ne connais presque rien à l'institution militaire ; j'ai tout à apprendre, et je veux commencer sans tarder. Au détour d'un couloir, je tombe sur un présentoir garni de nombreux numéros d'une élégante revue blanche que je ne connais pas. *Inflexions. Civils et militaires : pouvoir dire*. Pouvoir dire quoi ? Je me promets de creuser la question. Plus tard, je découvrirai que les portes des bureaux de la revue sont toujours ouvertes, et que j'y suis toujours la bienvenue pour boire un café, discuter à bâtons rompus sur n'importe quel sujet et même poser mes questions les plus naïves ! L'adjudant-chef Claudia Sobotka, puis le major Karine Ferré, secrétaires de rédaction, seront d'une grande aide dans mon acculturation. Puis de fil en aiguille, de cafés en séances de sport, de déjeuners en échange de livres, alors que des liens se créent avec toute l'équipe de la revue, l'embuscade du colonel Jean-Luc Cotard et d'Emmanuelle Rioux ! Un sujet passionnant, la confiance, que l'on secoue dans tous les sens... Et ce qui résulte de cette discussion : non pas des réponses, peut-être même encore plus de questions, mais, surtout, de la profondeur, de la complexité, de la nuance. Alors, il faut creuser, il faut fouiller et tâtonner. Alors il faut écrire, mais quoi ? Un article, bien sûr ! Ce sera « Aumônier militaire, la confiance en pratique », publié dans le n° 51. « Pouvoir dire ». Cette fois, je peux le dire : j'ai compris ! Et j'espère pouvoir participer encore longtemps à cette aventure si singulière.

LE PRÉPARANT

Jean Assier-Andrieu

membre du comité de rédaction depuis 2018

C'est à La Réunion, alors que je commençais à évoquer le concours de l'École de guerre, que mon père me mit dans les mains le numéro d'*Inflexions* consacré à l'honneur. Professeur d'université, il connaissait

la revue depuis longtemps et m'invitait à m'y intéresser pour ma culture d'officier, mais plus encore pour l'ouverture intellectuelle qu'il lui reconnaissait. Pour l'anthropologue, historien du droit et sociologue qu'il est, l'approche croisée et pluridisciplinaire qu'elle propose est d'une rare et grande qualité. Et, comble du destin, mon beau-père, ancien officier des troupes de marine et historien de formation, en est également un lecteur assidu. Ainsi, contre toute attente, c'est par transmission familiale que j'ai découvert la revue blanche à la plume rouge.

J'ai dévoré rapidement ce premier numéro et m'en suis procuré d'autres. À la caserne Lambert, j'avais pris l'habitude de passer au cabinet du commandant supérieur des Forces armées de la zone sud de l'océan Indien (FAZSOI) afin d'emprunter le nouveau numéro à chaque parution. J'y découvrais avec grand intérêt les articles d'éminents scientifiques et d'officiers de tous grades. À la même époque, mon chef de corps m'avait demandé de travailler sur l'histoire de la direction du commissariat de La Réunion. Premier travail d'écriture, où je vis se dessiner les contours d'une *terra nullius* : le commissaire de l'île, un nommé Honoré de Crémont, en ordonna les plans d'urbanisme, en dessina les jardins et y établit plusieurs institutions. La simple signature d'un officier suffisait pour ouvrir et administrer une pêcherie ; le budget de l'île Bourbon pour l'entretien des forces, des hôpitaux et de la justice tenait en quelques lignes manuscrites signées par le chevalier, gouverneur, et le commissaire ordonnateur. La simplicité administrative d'alors laisse songeur...

De retour en métropole, les rêveries créoles se sont estompées sous les ors gris de Balard. L'analyse financière avait remplacé les exercices en jungle. Nageant désormais dans un océan de chiffres, la perspective du concours de l'École de guerre n'était plus une hypothèse lointaine, mais bien la prochaine étape de ma carrière. Le programme des révisions était dense. Aux journées studieuses succédaient de longues soirées dédiées au noble art de la note de synthèse et de la dissertation au plan millimétré. Je puisais abondamment dans ma collection d'*Inflexions* pour nourrir ces exercices.

C'est en passant des oraux blancs, en 2017, que je fis la connaissance de Frédéric Gout, alors colonel, membre du comité de rédaction d'*Inflexions*. Il dut apprécier nos échanges, car il me proposa d'intégrer ledit comité qui cherchait à accueillir de nouveaux profils parmi ses membres, et pourquoi pas un commissaire ayant servi dans l'armée de terre. S'ouvrirent alors à moi des horizons insoupçonnés et la fréquentation de grands esprits. Ne serait-ce que pour l'enrichissement intellectuel et le plaisir de participer aux échanges de cette assemblée si particulière, je dois exprimer ici ma profonde gratitude pour cette chance qui m'a été donnée. Elle me permet de sortir des cadres habituels dans lesquels évolue un officier et, plus encore, d'apporter, modestement, ma pierre à l'esprit critique et original qui fait la singularité d'*Inflexions*.

SUR LE FIL...

Hervé Pierremembre du comité de rédaction depuis 2012
directeur de la publication depuis 2025

Vingt ans d'*Inflexions*, douze ans de compagnonnage. Au moment où j'écris ces lignes, l'ambassadeur François Scheer n'est plus. Membre fondateur de notre revue, il devait contribuer à ce numéro anniversaire. Homme d'expérience, d'une vaste culture et d'une élégance rare, il était de ceux qui parlent toujours à propos et qui trouvent habilement le moyen de mettre fin aux débats qui, à s'éterniser, peuvent parfois devenir stériles. Sachant écouter les contradicteurs, mais défendant ses idées avec conviction, c'était un homme de compromis. Pas de ces compromis mous qui débouchent de l'assemblage des plus petits dénominateurs communs, mais de ceux courageux qui allient le meilleur possible au sens prononcé de la nuance. L'un de ses textes (« De la puissance en général et de la puissance militaire en particulier », n° 20), à mon avis des plus marquants, ouvrait le numéro du printemps 2012. Or, dans ce numéro, je publiais mon premier article, celui qui consacrait mon entrée dans le comité. Le contact était pris ; les fils se tissaient.

À l'époque, après une quinzaine d'années à user des fonds de treillis en corps de troupe, du Tchad à la Bosnie, de la Macédoine à la Côte d'Ivoire puis à l'Afghanistan d'où je n'étais pas rentré sans une certaine fatigue, physique comme mentale, je me trouvais pour la première fois en poste d'état-major, assistant militaire du major général de l'armée de terre. Perdu dans les couloirs parisiens de l'« îlot Saint-Germain », je découvrais la vie en soupente à travailler au profit d'un chef étoilé qui n'était rien de moins que le numéro deux de l'armée de terre. Or, le général Margueron, car c'était lui, m'a non seulement formé, transmettant au fil des jours de notre « binôme » l'essentiel de ce qu'il fallait savoir pour survivre en état-major, mais il m'a aussi fait découvrir *Inflexions*. Alors directeur de la publication, il m'a rapidement incité, guidé, conseillé puis motivé pour proposer ce premier article – « La grande invisible » –, qui a marqué pour moi le début de l'aventure. Puis ce fut l'entrée au comité de rédaction, là où s'affrontent les points de vue, s'échangent les idées et se bâtissent les argumentaires. Le général Margueron est de ceux qui étaient présents à la naissance de la revue, de ceux qui firent en sorte que le premier numéro ne soit pas mort-né ; j'estime que nous lui devons tous collectivement beaucoup. Ayant quitté le service actif il y a quelques années, il est toujours au rang des plus fidèles. Qu'il en soit ici chaleureusement remercié.

Ces douze années de compagnonnage ont été riches d'heurs et de malheurs, aussi. Au registre des seconds, les disparitions bien entendu (Jean-Paul Charnay au printemps 2013, Monique Castillo à l'automne 2019 et aujourd'hui François Scheer à l'automne 2024), mais aussi les départs (Jean-René Bachelet, Véronique Nahoum-Grappe, André Thiéblemont, Armel Huet, Benoît Durieux ou récemment Didier Sicard) ; je souhaiterais ici saluer les contributions significatives et l'investissement sans faille de tous. Au registre des premiers, le renouvellement constant des « plumes », militaires comme civiles, qui enrichissent le comité d'idées et de points de vue nouveaux. Les numéros qui voient le jour, trimestre après trimestre,

HORS LES MURS



Janvier 2018. Lancement du livre *Le Soldat. XX^e-XXI^e siècle*, recueil d'articles d'*Inflexions*. Antoine Gallimard et François Lecointre.



Avril 2019. Stand de la revue au Printemps du livre de Montaigu. Jean Michelin et Brice Erbland.



Février 2018. Salon du livre de Bourges. Emmanuelle Rioux et Karine Ferré.



Octobre 2019. Rendez-vous de l'histoire de Blois. Jean-Luc Cotard présente la revue à Jean-Michel Blanquer, ministre de l'Éducation nationale.



Mars 2022. Toulon. Journées justice et droit dédiées à "L'armée dans tous ses états de droit". Jean-Luc Cotard.



Avril 2022. Première Rencontre d'*Inflexions*. Séance consacrée à "La vocation". Wassim Nasr, Véronique Margron, Jean-Luc Cotard, Gilles Haberey et Mathias Wargon.



Mars 2024. Michel Goya.



Septembre 2020. Salon du livre de l'armée de terre aux Invalides, dans le cadre des Journées internationales du patrimoine.

et dont la naissance est chaque fois un moment d'émotion pour ne pas dire un miracle. Au registre toujours des belles réussites, me viennent pêle-mêle en tête le colloque sur l'autorité, organisé dans les locaux de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) en mai 2016, la parution chez Gallimard en janvier 2018 d'un livre dans la collection « Folio Histoire » regroupant vingt-quatre textes de la revue sous le titre *Le Soldat. XX^e-XXI^e siècle*, ou le numéro sur l'humour militaire pour lequel plusieurs années ont été nécessaires entre l'idée initiale et la réalisation... Mais tout vient à point à qui sait attendre ! Et le mérite en revient tout particulièrement à Emmanuelle Rioux, notre rédactrice en chef, qui, ayant pris la suite de Line Sourbier-Pinter, assure avec un dynamisme peu commun et un enthousiasme communicatif la vie de la revue. Assistée de sa fidèle adjointe, aujourd'hui le major Karine Ferré, elle est la voix, le visage et sans doute un peu (beaucoup) l'âme d'*Inflexions*.

Alors que le chef d'état-major de l'armée de terre m'a fait l'honneur de me demander d'assurer la direction de la revue à la suite des généraux Frédéric Gout, Thierry Marchand, Benoît Durieux, François Lecointre, Jean-Philippe Margueron et Jérôme Millet, je mesure le chemin parcouru, tissage de fils continus dont les nœuds sont autant de numéros, et surtout l'immense opportunité d'avoir à poursuivre l'aventure. Rien n'est écrit, tout reste à faire : vertige abyssal devant la piste/feuille blanche, mais également la chance incroyable de cheminer par le biais de l'écriture. Suivre la piste... sur le fil.

FIDÉLITÉ ET GRATUITÉ

Bénédict Chéron

membre du comité de rédaction depuis 2018

La date m'échappe, et pour l'historien la date qui s'échappe est toujours un problème, mais tentons de la reconstituer... Un colloque aux Invalides ; on y parle d'héroïsme. L'information a attiré mon œil parce qu'une communication faite par un psychiatre militaire sur Pierre Schoendoerffer est annoncée. Or, ma thèse, que je dois être sur le point d'achever ou que je viens de soutenir, porte précisément sur l'œuvre cinématographique de celui-ci. Curieuse, inquiète aussi de ce qui peut être dit d'un sujet cher à mon cœur, je passe une tête dans la salle et vais ensuite échanger avec les intervenants. Premier contact, donc, avec Yann Andruétan, le psychiatre en question, et Emmanuelle Rioux, l'organisatrice du colloque. Le premier est membre du comité de rédaction d'*Inflexions*, la seconde en est rédactrice en chef. Je découvre alors la revue. Premier contact d'une longue série... En 2014, le comité me fait l'honneur de me solliciter pour un article sur... l'honneur dans l'œuvre de Pierre Schoendoerffer. Quelques articles et quelques années plus tard, en 2018, il m'est proposé de rejoindre ce cénacle.

Je découvre donc cet équipage, si ce mot est autorisé dans un monde de terriens, embarqué à intervalles réguliers pour des réunions de quelques heures quelque part sur le site de l'École militaire. Ce qui me marque, d'abord, c'est la liberté des conversations, qui laissent vite

voir les caractères, plus ou moins académiques, plus ou moins enclins à l'esprit de sérieux. Les raisons d'être autour de la table sont éclectiques. La distinction entre civils et militaires ne suffit pas à dire la variété des profils. D'ailleurs, comme chacun sait, il y a des militaires plus ou moins drôles et plus ou moins enclins à se prendre au sérieux ; et il en va de même pour les civils, évidemment.

Avec le temps, ces réunions sont devenues une respiration que l'on regrette de rater, un moment de gratuité intellectuelle, qui autorise beaucoup de digressions apparemment incongrues d'où germent les meilleures idées. Contribuer à la réflexion qui aboutit aux numéros fabriqués et diffusés, c'est ouvrir les perspectives des lecteurs, mais aussi et surtout les siennes. C'est tisser des liens au long cours, d'où naissent des amitiés, parfois, et, à tout le moins, une forme de fidélité civilisée. C'est aussi observer le cheminement d'une idée de départ jusqu'à des lecteurs dont on ne peut qu'imaginer, au bout de la route, la curiosité pour cet objet original qu'est la revue *Inflexions*, au carrefour de deux mondes, officiellement, mais de beaucoup plus, en réalité.

PENSER AUTREMENT

Julien Viant

membre du comité de rédaction depuis 2018

Lors de ma scolarité à l'École de guerre, j'avais choisi d'être membre du comité « Penser autrement », qui nous incitait, toujours dans le respect et la loyauté au ministère, à oser dire sur tout sujet qui participerait à l'amélioration de l'intérêt collectif supérieur des armées. C'est à cette époque que j'ai été contacté par l'un des membres du comité de rédaction de la revue qui me connaissait bien ; médecins militaires tous deux – lui est psychiatre –, nous avions un passé opérationnel commun. Appréciant nos joutes verbales toujours empreintes d'amitié et de respect, ainsi que ma curiosité intellectuelle, il avait pensé à moi pour participer à l'aventure *Inflexions* et était diligenté pour me proposer d'y prendre part. Honoré d'une telle proposition, j'ai immédiatement accepté. J'avais en effet utilisé la revue lors de ma préparation à un concours interne au Service de santé des armées de praticien spécialiste en techniques d'état-major, et la lecture de ses articles, en plus de m'aider à le réussir, m'avait absolument passionné. Découvrant depuis mon intégration au comité de rédaction l'immense richesse des échanges en son sein, je contribue très modestement et à ma mesure au regard de l'incroyable investissement de ses membres en parallèle de leur activité professionnelle (tous sont bénévoles), à la rédaction d'articles, à la recherche d'auteurs selon les thèmes explorés, repérés lors de mes activités au Service de santé des armées ou en dehors. Retrouver l'agitation intellectuelle et l'enthousiasme qui règnent lors des réunions après m'en être éloigné en raison d'une mutation aux États-Unis, au Commandement interallié de la transformation de l'OTAN, est un vrai bonheur. Et une grande stimulation. Je souhaite donc un très joyeux anniversaire et une longue vie à la revue !

DES RENCONTRES

Maxime Yvelin

membre du comité de rédaction depuis 2022

Mon premier contact avec *Inflexions* s'est fait grâce aux réseaux sociaux, vers 2018 ou 2019. Twitter était encore une république numérique des lettres saine d'esprit. C'est là que j'ai découvert cette revue originale éditée par l'armée de terre. Une affectation en 2020 à l'École militaire, où sont ses bureaux, m'a permis de côtoyer directement ses principaux acteurs : Emmanuelle Rioux et le colonel Jean-Luc Cotard. À ces deux personnes s'ajoute le colonel Jean Michelin que j'ai croisé durant trois jours dans ma nouvelle affectation avant son départ vers d'autres cieux – quelques jours qui ont été l'occasion d'une prise en main ferme mais bienveillante sur la préparation du concours de l'École de guerre.

Après avoir contribué à nourrir la rubrique des comptes rendus de lecture et rédigé un premier article sur le thème de la confiance (« *In Soldiers we trust* », n° 51), j'ai été invité à rejoindre le comité de rédaction. La proposition m'a à la fois surpris et honoré, créant un durable syndrome de l'imposteur. Mon « baptême » a eu lieu en juin 2022. Initialement intimidé, j'ai osé prendre la parole vers le milieu de la séance afin de contribuer aux discussions en cours. Depuis, ma participation suit le même schéma : d'abord, j'observe, je réfléchis, je note mes idées, et vers le milieu de la réunion, je prends enfin la parole. Mes idées sont parfois sans lendemain, parfois elles vont bien plus loin. Jusqu'à devoir rédiger à la fois un éditorial et un article pour le numéro « *Le temps* » au cours d'une projection au Mali (« *Mandchourie 1945 : la course contre Chronos* », n° 54).

J'évoquais plus haut les figures de la rédaction d'*Inflexions*. Le bureau d'Emmanuelle Rioux est toujours ouvert. C'est l'occasion de prendre un thé, un carré de chocolat Alain Ducasse, puis de partir sur une heure de discussion à bâtons rompus. Je ne manque pas de présenter mes respects à mon grand ancien de la Monsabert, le colonel Jean-Luc Cotard, dont j'ai pu apprécier depuis plusieurs années désormais la bienveillance et les conseils que le mentor prodigue à son jeune bazar. Je ne saurais oublier la troisième figure incontournable de la rédaction : les majors Séverine Renaud et Karine Ferré, qui se sont relayées au secrétariat de rédaction depuis ma fréquentation de l'équipe, toujours réactives et pleines de sollicitude. *Inflexions* est pour moi une jeune aventure, stimulante intellectuellement, humainement riche. Merci à la revue de m'avoir embarqué avec elle.

LIRE, ÉCRIRE, ÉCHANGER ET PENSER

Marie Peucelle

membre du comité de rédaction depuis 2022

La première fois que j'ai vu la revue blanc et rouge, elle m'avait été conseillée par mon chef de corps dans le cadre de ma préparation au concours de l'École de guerre. J'étais alors commandant d'unité et jeune

mère, absorbée par le commandement de ma compagnie d'intervention de sécurité civile et l'organisation millimétrée de ma vie personnelle. J'ai donc fait l'erreur de la regarder distraitement, puis de la poser dans un coin de mon bureau pour ne plus la rouvrir.

En 2017, mutée à Paris au cabinet du chef d'état-major de l'armée de terre, je redécouvre *Inflexions* par le biais des alors colonel Pierre et commandant Roy, et évidemment par celui de madame Rioux, présente chaque semaine en réunion de cabinet. Cette fois, je lis. Vraiment. « Violence totale », « Le soldat et la mort », « Le soldat augmenté » sont mes premiers *Inflexions* et resteront mes préférés. J'y découvre une mine d'informations, de pensées croisées, de témoignages. Je renoue avec le goût de la lecture qui engage la réflexion. Je prends enfin le temps de penser.

L'article qui m'a probablement le plus marqué est celui de Marie-Christine Jaillet, mère de « Denzel », membre du CPA10 et mort en opération. Son remarquable texte mêle les sentiments d'une mère ayant perdu son fils à ses talents de chercheuse qui analyse ces mêmes sentiments. Elle y parle de fraternité, d'engagement et de devoir de mémoire. Par ses écrits, elle matérialise un lien entre monde civil et militaire, en employant notamment un vocabulaire qui fait partie intégrante du lexique du soldat. Ainsi, comme le sacrifice de nos anciens nous engage, la mort de son fils l'« oblige ». Comme tant d'autres avant lui qui se sont battus « pour que la paix soit durablement assurée », son nom sera lu et sa mémoire honorée.

En voici quelques passages qui m'ont profondément touchée, alors même que mon mari, militaire dans cette même unité, venait de perdre son ami. « La mort de Thomas m'a changée. Elle n'est pas un événement qu'il faut surmonter pour que la vie reprenne son cours d'avant. Elle est un événement qui m'a profondément transformée, qui m'a conduite à plus d'humanité ». Plus fondamentalement sans doute, je pressens qu'elle m'oblige ». J'ai traversé – subi serait plus juste, car je ne l'ai pas choisie – une épreuve que des milliers de mères avant moi ont vécue, qui ont perdu un fils, ou plusieurs, durant la Grande Guerre et l'ont appris sans ménagement par une simple lettre. Leur douleur n'était pas moins grande que la mienne et cette commune expérience m'inscrit dans cette longue lignée des mères orphelines de leur fils. [...] À ces jalons qui dessinent sa géographie et son histoire, il faut ajouter la pierre qui sert de monument aux morts dans ce petit village des Causses du Lot que nous avons choisi comme port d'attache, sur laquelle son nom a été gravé. Ainsi, chaque 11 novembre, lorsque la petite communauté se rassemblera, le nom de Thomas sera-t-il lu comme celui de tous ceux qui figurent sur cette pierre. Nommer, c'est faire exister. Et c'est pourquoi entendre son nom avec les leurs sera une manière de continuer à le faire vivre, à les faire vivre, un peu, dans le présent et, avec eux, les combats qu'ils ont menés pour que la paix, ce bien infiniment précieux, nous soit durablement assurée. Il sera là, veilleur muet, au cœur du joyeux brouhaha que font les enfants lorsqu'ils se retrouvent ici les soirs d'été pour poursuivre leurs jeux, et les adultes leurs causeries, lorsque la fête bat son plein fin août, lorsque les joueurs de pétanque lancent la boule... Je le saluerai en passant par là, au retour d'une balade, avant d'aller voir

dans nos jardins les deux arbres du souvenir que nous y avons plantés : un micocoulier au tronc nervuré comme l'était sa silhouette et un pin parasol à l'ombre duquel nous abriter. »

Ces mots bouleversants, écrits magnifiquement, ont sans aucun doute contribué à créer mon attachement très prononcé à la revue, qui permet aux militaires comme aux civils de confronter leurs idées et de les faire rejoindre sur des sujets souvent graves, parfois heureux et joyeux, toujours complexes.

À l'École de guerre-terre, je prends cette fois le temps d'écrire et je réalise que j'aime jouer avec les mots, m'attacher à la musicalité des phrases couchées sur le papier, apprendre à retranscrire et à transmettre à mon tour. Dans le cadre de mon mémoire de scolarité, je prends contact avec le colonel(er) Cotard, membre du comité de rédaction et réserviste à *Inflexions*, et puis j'ose : je lui propose pour la revue un article que j'avais pris plaisir à écrire, qui aborde l'utilisation guerrière des risques naturels. Sa publication fut pour moi source de grande fierté car je savais la qualité de la revue, qui incarnait surtout la possibilité de transmettre à un public averti le résultat de recherches sur un sujet qui me tenait à cœur.

Lorsque, l'année suivante, m'est faite la proposition de rejoindre le comité de rédaction, je viens d'accoucher de mon troisième enfant. Ma première réaction fut de répondre que j'étais particulièrement honorée, mais que je ne pourrai pas m'investir suffisamment au sein de la revue, entre mon temps de BOI à venir et la gestion de ma vie familiale qui me laissait peu de temps personnel (doux euphémisme). Mais devant l'assurance que chacun participait au sein du comité à la hauteur de ses disponibilités, j'ai accepté, pour ma plus grande joie, tout en restant un peu soucieuse, en me disant au fond de moi « Mais dans quoi t'es-tu embarquée ? ».

Autour de la table, les premières prises de parole inquiètent forcément un peu face aux profils des membres du comité qui forcent le respect du jeune commandant que je suis. Mais comme toute tablée, c'est bien cet échange entre générations, entre origines, entre compétences, qui permet justement de créer des numéros multidirectionnels, aux regards véritablement croisés. Je ne sais pas si j'apporte à la revue autant qu'elle m'apporte. Probablement pas. Peut-être par une expérience un peu différente d'officier du génie servant au sein des formations militaires de la sécurité civile, à cheval entre le ministère de l'Intérieur et celui des Armées, à cheval entre deux mondes. Peut-être par ce qui compose ma personnalité, avec mes forces et mes faiblesses. Comme la revue, je vis et continue de me construire au gré de mes rencontres, de mes missions et des interactions personnelles ou professionnelles qu'elles provoquent.

Ce qui est sûr, c'est que depuis que j'ai rejoint le comité, *Inflexions* est ma bouffée d'oxygène littéraire. Elle m'impose de lire, même quand je n'ai pas le temps, d'écrire, même quand la fatigue me freine et que l'envie me manque. Elle m'impose surtout de m'arrêter dans ce rythme effréné pour réfléchir, penser, discuter et comprendre la complexité du monde qui nous entoure.

MIS AU DÉFI

Brice Erbland

membre du comité de rédaction depuis 2015

L'aventure *Inflexions* débuta pour moi il y a dix ans. J'étais alors jeune commandant, préparant le concours de l'École de guerre. Je travaillais sous les ordres d'un certain colonel Durieux au cabinet du ministre des Armées. Un été, ce dernier m'appela pour me proposer de participer à ce qu'il a alors défini comme une séance de réflexion sur l'éthique au combat. *Inflexions* mettait alors au point un numéro sur le soldat augmenté, tout en bouclant celui intitulé « Violence totale ». Je me suis donc rendu à une réunion du comité de rédaction, en présentant un peu qu'il s'agissait sans doute d'un test. J'y ai immédiatement senti ce que j'ai toujours senti depuis, à chaque séance : être tout petit face aux intelligences qui s'exprimaient autour de la table, et dans le même temps être mis en valeur par ces mêmes personnes qui m'impressionnaient à chaque petite idée avancée. Car en plus de l'accueil chaleureux et de l'ambiance détendue, c'est une véritable stimulation intellectuelle qui s'opère à chaque réunion. Mais gare : on en prend pour vingt mille signes très facilement !

J'ai particulièrement été frappé par trois membres du comité : Monique Castillo, François Scheer et Didier Sicard. Trois vraies rencontres. Durant cinq années de présence assidue aux réunions, la philosophe, l'ambassadeur et le médecin m'ont fortement marqué par leur intelligence, leur gentillesse, leur bienveillance et leur humanité. Le souvenir de leurs interventions ou de nos discussions plus privées en marge des séances de travail me nourrissent encore aujourd'hui. Deux d'entre eux nous ont malheureusement déjà quittés à l'heure où j'écris ces lignes... Au cours de ces dix années au sein du comité, j'ai eu l'occasion de travailler sur de nombreux numéros de la revue. Chacun d'entre eux m'a apporté de nouveaux défis à relever lorsque j'ai été en charge d'un article ou de l'éditorial. Et j'ai aussi beaucoup appris des manières de penser d'autres membres de notre groupe.

J'ai souvent entendu des critiques à propos d'*Inflexions*. J'ai notamment été interpellé lorsque, lors d'un entretien, un supérieur me confia qu'il considérait que la revue était un catalogue de « gens qui se regardaient écrire ». Je ne sais toujours pas s'il s'agissait alors d'une véritable conviction, d'une bravade dédiée à analyser ma réaction, ou simplement l'expression d'une jalousie, voire d'une frustration intellectuelle. Ce dont je suis certain, en revanche, c'est que la revue est à mille lieues de cette affirmation. Je crois au contraire qu'il y a une grande humilité dans les réflexions qui sont menées et dans les écrits qui composent chaque numéro. Comme le dit souvent le professeur Sicard, il n'existe aucune institution qui se remet autant en question en permanence.

Inflexions est atypique, par sa nature duale comme par l'approche tellement large des thèmes qu'elle aborde. Et elle commence à se faire connaître... Il n'y a qu'à regarder les chiffres de lecture et des mises en référence de ses articles sur les plateformes de publications académiques. Tout cela ne fait que commencer, donc longue vie à *Inflexions* !

HORS LES MURS



Octobre 2023. Rendez-vous de l'histoire de Blois. Grand entretien organisé par la revue entre Olivier Wieviorka et François Lecointre sur le thème de la mort.



Janvier 2020. La Fabrique Défense. Jean Michelin et Yann Andruéтан.



2019. Enregistrement d'un épisode du Podcast *Le collimateur*. Emmanuelle Rioux et Jean-Luc Cotard.



Janvier 2020. La Fabrique Défense. Jean Michelin et Jean-Luc Cotard.



Juin 2024. Festival Les Passeurs de livres d'Alès. Patrick Clervoy et Jean-Luc Cotard.



Mars 2022. Pierre Schill conclut la deuxième journée du cycle de recherche Combat et cérémonial initié et porté par la revue.



Janvier 2020. La Fabrique Défense. Karine Ferré.



Octobre 2021. Rendez-vous de l'histoire de Blois. Michel Goya, Rémy Hémez, Pierre Cosme et Jean-Luc Cotard.

UNE CIVILE CHEZ INFLEXIONS

Catherine Durandin

membre du comité de rédaction depuis 2014

C'était il y a plus de dix ans, une rencontre de hasard qui s'est, en réalité, inscrite dans l'évolution de ma relation à l'armée. Lors d'un salon du livre militaire, je rencontre le général Henri Pinard Legry, que je retrouve quelques jours plus tard, par un des hasards de la vie, en conversation avec André Thiéblemont sur le pont Alexandre III à l'occasion d'un hommage rendu à des soldats français tombés en Afghanistan. Plongée dans la rédaction de mon livre *Le Déclin de l'armée française*, bientôt publié chez François Bourin, j'ai revu André qui m'introduit auprès d'*Inflexions*.

Mes premiers souvenirs demeurent forts. Contact avec Emmanuelle Rioux, directrice de la rédaction et rédactrice en chef, dont me frappe la capacité, mélange de souplesse diplomatique souriante et de fermeté, à diriger les débats du comité de rédaction et à faire surgir les propositions dans ces séances toujours animées où règne un climat de respect de chacun et de tolérance. Pour chacune de ces réunions, trois enjeux : le débat autour des textes reçus, l'élaboration du sommaire et le choix des auteurs à contacter pour le numéro en cours, puis l'invention du thème du numéro à suivre. Certains m'ont laissée incertaine, comme si le défi me semblait quasiment impossible à relever. J'ai eu tort de douter : « Le sexe », publié en 2018, « La beauté » en 2020, « S'élever » en 2023 ont balayé mes incertitudes. Le sous-titre de la revue *civils et militaires : pouvoir dire* est parfaitement justifié.

Je me souviens avec bonheur des premières personnalités qui m'ont touchée, j'irai jusqu'à dire impressionnée. Ce furent, en particulier et sans tous les évoquer, le professeur de médecine Didier Sicard et la philosophe Monique Castillo. De grande allure, Didier Sicard parle peu, mais il s'exprime avec une rigueur sans faille. Ses réactions rapides par brefs courriels à chacun des articles proposés m'ont fascinée ! Sobriété du style et justesse incomparable de l'appréciation. Monique Castillo, elle, intervenait régulièrement dans les débats, parfois pour recadrer les propos, les élever, avec une sorte de sérénité joviale, l'assurance d'une pensée rigoureusement fondée. Pour la retrouver, il s'impose de lire « Héroïsme en démocratie. Hommage à Monique Castillo », numéro qu'*Inflexions* lui a consacré après son trop précoce décès.

J'ai petit à petit mesuré que je retrouvais dans les réunions de l'équipe d'*Inflexions* les traits de fonctionnement du travail collectif entre civils et militaires qui m'avaient séduite lors des réunions des comités de la 37^e session de l'IHEDN (1984) à laquelle j'ai participé. Nous étions en pleine guerre froide tendue, sous une présidence socialiste et, en dépit d'appartenances idéologiques diverses des membres, les débats se déroulaient sans confrontation de blocage. Habitée en tant qu'universitaire à des réunions souvent houleuses de trop longue durée, j'ai découvert dans l'organisation de ces travaux la pratique de la tolérance, qui ne supposait pas d'abdiquer ses adhésions et engagements personnels.

La liberté d'expression, je l'ai bien connue aussi lors de mes années passées au ministère de la Défense : appelée à la Direction des affaires

stratégiques (DAS) en 1992 sous la direction de Jean-Claude Mallet, sur le dossier Roumanie, j'ai vécu ce que je peux qualifier de bonheur : la possibilité de transmettre mes informations, mes réflexions, mes analyses de terrain, d'introduire mes contacts afin d'éclairer les étapes des mutations complexes et mouvementées de la Roumanie post-communiste.

Avec *Inflexions*, je confirme et poursuis la rencontre avec des militaires, historiens, philosophes, sociologues. Nombre d'entre eux sont connus pour leurs ouvrages et publications... En particulier Jean Michelin, colonel et romancier, dont j'ai dévoré *Ceux qui restent* (éditions Héloïse d'Ormesson, 2022). Car oui, les militaires écrivent ! Il n'y a pas d'un côté le militaire et sa carrière, de l'autre, l'écrivain ; c'est une culture militaire qui s'impose. *Inflexions* est une revue de grande culture militaire, portée à la fois par la présence des acteurs et experts militaires, structurante, et le dialogue avec des civils appartenant à des sphères diverses de spécialisation.

Dans le n° 11 de la revue paru en 2009, le général François Lecointre exprime avec force ce qu'est cette culture dans un article intitulé « Pour une culture armée » : « Expression de la singularité des armées et de leur finalité, la culture militaire, le plus souvent brocardée, mais aussi, selon les périodes de l'histoire, utilisée comme vecteur de patriotisme populaire, est un élément constitutif du paysage culturel national. Sans doute en est-ce même une composante essentielle qui va bien au-delà de l'apport, généralement concédé avec une certaine ironie, de l'« art militaire » au patrimoine commun. Une conception proprement martiale de l'ordre des choses dont, en bien ou en mal, procède pour une part importante l'alchimie propre à chaque identité nationale. » C'est encore au général Lecointre qu'il revient de définir la spécificité du métier de soldat : « Contraint, par fonction, à donner la mort, le soldat ressent profondément la nécessité d'encadrer ses actes par une éthique exigeante qui, plus encore que la légalité de l'ordre reçu et la légitimité de l'autorité qui l'emploie, permet de surmonter le traumatisme moral que constitue ce fait. C'est certainement le sacrifice consenti de sa propre vie qui rend moralement supportable l'obligation de tuer. La mort acceptée devient ainsi une sorte de caution expiatoire. Elle est intimement liée à l'éthique militaire et fonde la vertu d'héroïsme comme elle amène naturellement à considérer que la mort doit être donnée le moins possible dès lors qu'existe une sorte de symétrie déontologique entre la vie d'un ennemi et celle d'un ami. De cette symétrie découle une vertu essentielle du soldat : la capacité à maîtriser sa propre violence. »

La démonstration du général Lecointre progresse, culture militaire, soldat, mais on bute sur le temps présent avec un constat : « Quand la guerre n'existe plus. » « Une chose paraît à peu près certaine à la plupart : il ne s'agit plus de faire la guerre puisque celle-ci a disparu. Mais alors à quoi et comment employer un outil dont on dispose et qu'il faut bien utiliser, ne serait-ce que pour justifier son coût ? » Le général rejette radicalement cette proposition pour conclure son article de manière limpide, avec cette prise de position : « Garder un champ pour la bataille et préserver sa force pour la conduire. » En effet, expose-t-il : « Comme René Girard en fait le constat et comme l'observation objective des vingt années passées devrait l'ériger en évidence, la violence ne disparaît pas. Elle demeure désormais

généralisée, éparpillée, endémique et plus destructrice que jamais. Avoir, par un tour de passe-passe sémantique et conceptuel, escamoté tout ennemi pour le remplacer par le “terrorisme” ne règle rien, bien au contraire. Aujourd’hui devenus des criminels en infraction avec le droit et la morale, les violents n’ont d’autre recours que l’extrême, le paroxysme. Sans ennemi, il n’y a certes pas de combat, seulement une chasse au contrevenant pour restaurer la paix et l’ordre. Mais sans ennemi et sans combat, il n’y a pas non plus de “paix des braves”. » Alors, « confrontées à une telle impasse, les sociétés modernes ont-elles d’autre choix que celui de réinventer la guerre ? Ne doit-on pas reconsidérer dès lors la contribution de la culture militaire à la culture nationale et européenne non comme un ultime avatar de la “babouinerie” féodale mais comme un enrichissement salutaire ? ».

Inflexions s’inscrit dans cette culture militaire, avec, du fait de la participation de militaires nombreux au sein du comité de rédaction, la présence d’un environnement prégnant, celui de l’expérience et de la mémoire du combat. Michel Goya, par exemple, plonge les civils en ces moments de réalité du combat dont ils n’ont pas l’expérience en faisant appel à son vécu mais aussi aux souvenirs de combattants du passé. Le troisième chapitre de sa *Mort comme hypothèse de travail*, intitulé « La vie près de la mort », est à lire et relire. Je citerai les quelques lignes d’ouverture : « Combattre, c’est d’abord pénétrer dans un monde qui ne mesure guère plus de quelques centaines de mètres de large et un moment qui ne dure le plus souvent que quelques heures. Ce nouveau monde est une brèche dans l’espace habituel de nos perceptions. C’est un endroit surréel où, par tous ses sens, il faudra absorber en quelques minutes les émotions de plusieurs années de vie moyenne. »

C’est bien cette conscience du « surréel » et de la sortie de la vie moyenne qui fait de la participation à la revue *Inflexions* pour la civile que je suis une expérience spécifique où il s’impose, en premier lieu, de « commencer par se nourrir de l’observation d’une expérience particulière, celle des soldats, celle de la guerre et de l’analyse de l’organisation qu’elle détermine. »

UNE PORTE OUVERTE SUR DES MONDES INCONNUS

Rémy Hémez

membre du comité de rédaction depuis 2018

Pendant plusieurs années, *Inflexions* a été pour moi un titre voilé de mystère. Lieutenant, puis capitaine au 3^e régiment du génie, j’apercevais régulièrement des exemplaires sur une table de décharge installée là où l’on attendait d’être reçu par le chef de corps. Je l’ai probablement feuilletée à de rares occasions, mais tout cela me semblait abstrait et loin de mes préoccupations de jeune officier. La revue s’est finalement immiscée dans mon univers à l’occasion de la préparation du concours de l’École de guerre. Un des conseils récurrents des « anciens » était en effet de la lire assidûment. Je l’ai fait et j’y ai trouvé matière à nourrir plusieurs fiches.

Puis, en 2018, il m'a été proposé de rejoindre son comité de rédaction. Surpris, mais honoré et très curieux, j'ai accepté avec un peu d'appréhension. J'ai alors réellement pris connaissance de notre revue. Lisant presque tous les numéros pour rattraper mon retard, je me suis aperçu de la qualité et de la variété des thèmes et des articles. Surtout, j'ai découvert les réunions du comité de rédaction : un véritable concentré d'érudition, une porte ouverte vers tant de mondes inconnus pour moi, un bouillonnement d'idées, mais également beaucoup d'humour et d'amitié. *Inflexions*, c'est désormais un rendez-vous auquel je suis profondément attaché et une revue, la revue de l'armée de terre, qui prouve à chaque numéro qu'elle répond à un besoin de dialogue entre civils et militaires sur des thèmes qui traversent notre société. Une revue qui, je l'espère, continuera longtemps à faire germer des idées et à inspirer ceux qui la lisent.

CULTIVER L'ESPRIT DE CURIOSITÉ ET LA FRATERNITÉ D'ÂMES

Éric Letonturier

membre du comité de rédaction depuis 2018

Nul besoin de secret défense ni, d'ailleurs, de pleine lumière pour faire jaillir et croître de belles idées. Le bureau était en effet étroit, sombre, encombré, et faisait office de réserve sinon de débarras à l'organisme de l'état-major de l'armée de terre que je servais alors comme jeune sociologue, le Centre des relations humaines (CRH). C'est là, presque cachée, à l'abri des regards du moins, que travaillait Line Sourbier-Pinter. Elle s'attelait à la préparation d'une formule éditoriale d'ampleur et unique en son genre, la revue *Inflexions*, vouée à faire rayonner l'armée de terre au-delà de son pré carré, mais aussi, au fil des numéros, à en formaliser la philosophie sociale, dans un esprit, selon moi, proche mais rénové et plus ambitieux que le fameux livre de Lyautey.

Missionné sur la question sensible de la « civilianisation » du ministère de la Défense, je voyais dans cette entreprise qu'impulsa et mena une civile – à laquelle une seconde, Emmanuelle Rioux, succédera trois ans plus tard –, autant vers l'intérieur que vers l'extérieur de l'institution, un double mérite : d'une part, l'illustration évidente, vivante, de la confiance accordée par ladite institution aux talents étrangers à ses enceintes et circuits classiques, et, d'autre part, l'importance donnée aux idées novatrices et aux dispositifs susceptibles de servir et de maintenir les relations de l'armée de terre avec la nation que le passage à l'armée de métier risquait de distendre. L'épée aime la plume ainsi que tous les vents qui la portent et la conduisent à « s'élever » – pour reprendre le titre d'un numéro récent.

De nos quelques échanges d'alors, je me souviens de mon enthousiasme intellectuel pour ce projet original, ce pari qui tranchait avec la rédaction des rapports et fiches d'état-major auxquels je tentais de me plier après des années de liberté et de solitude en bibliothèque, mais qui me ramenait surtout à mes propres convictions : ma formation pluridisciplinaire et

l'orientation volontairement ouverte donnée à mon doctorat m'avaient déjà assuré que, pour nécessaires qu'elles soient, les frontières, matérielles ou non, géopolitiques ou académiques, sont toujours, comme le disait Georg Simmel, des ponts et des portes, mais jamais des murs.

Tout aussi porteuses sont les lignes fortes, car transverses, comme, en premier lieu, la composition d'un comité de rédaction avec des personnalités civiles et militaires aux expériences, formations, professions, cultures et sensibilités diverses. En somme, une véritable société miniature fonctionnant, par-delà et grâce aux différences de ses membres, en bonne intelligence afin d'assurer à l'édifice collectif des fondations solides, mais également prêtes à soutenir une structure souple, croisant des contenus et des approches d'horizons multiples. Il en est de même de la dynamique de l'ensemble, tirée d'un sommaire alternant volontairement textes de facture classique (savants, universitaires...), articles réflexifs issus de retours d'expériences et témoignages ou récits de vie. Rares sont de fait les lieux où, malgré les belles déclarations d'intention sur les vertus du dialogue entre disciplines et entre types d'écrits, de tels choix éditoriaux sont réellement pratiqués, assumés et tenus par une réflexion serrée, menée en amont pour délimiter et arpenter le périmètre de la thématique de façon raisonnée, sans prétention, bien sûr, de l'épuiser.

L'armée intéresse. Elle passe entre les gouttes acides du désaveu, du discrédit, de la critique, qui corrodent politiques, médias, intellectuels, et autres autorités et experts. Pour autant, *Inflexions* pourrait rester une revue confidentielle, limitée aux cercles militaires et aux *Wars Studies*. Or, c'est tout l'inverse : sa fréquentation en ligne est croissante, sa visibilité augmente, tout comme son audience dans les colloques qu'elle organise. C'est donc que sa formule, vivante, accroche. Pourquoi ? Sans doute parce que, selon moi, la revue participe d'un modèle de connaissance plus proche du vitalisme d'un Bergson que d'une épistémologie froide et fétichiste de l'idéal scientifique. L'objet ne se donne pas ici dans l'hyper-spécialisation, le monodisciplinaire ou la revendication d'une objectivité à tout prix, mais dans une volonté d'intelligibilité tirée de l'existence vécue et de la pensée incarnée, et de son inévitable quête de sens. Face à l'interrogation que suscite toujours le contact avec l'altérité, *a fortiori* de façon démultipliée avec l'ennemi que l'on combat, un sens ici entendu dans sa triple acception : des sensations, ressentis issus d'expériences personnelles et de leurs enseignements ; des significations d'ordre plus conceptuel, théorique ; et des directions qui, toujours plurielles, orientent le lecteur pour sa propre (in)formation et compréhension de l'objet, le tout selon un quadrillage ouvert de possibles qui exclut toute idéologie rectrice que certains pourraient craindre d'une revue pilotée par une armée. De ce tableau à trois entrées (au moins), la ligne de pensée devient ainsi réseau, rhizome, moins droite que combinatoire, dans un esprit tenant donc plus de Leibniz que de Descartes.

Objets et thèmes retenus confortent ce positionnement multidirectionnel assumé et bienvenu, sinon rare par rapport à bien des revues creusant leur sillon dans les domaines déjà balisés de la défense, des relations internationales et de la géopolitique. De façon salutaire et fidèle à la « culture armée de terre », les choix retenus par *Inflexions* invitent alors à être

« tout-terrain », exposent sans cesse au risque du nouveau, de l'inconnu, de l'aventure, et requièrent alors bien souvent le « système D » et des solutions par l'appel salutaire aux ressources des membres du collectif. S'adapter, se renouveler, (se) donner... Une disponibilité et une mobilité, ici intellectuelles, promotrices d'un esprit de curiosité trop marginalisé, dévalorisé par la sectorialisation des savoirs. Il suffit de citer quelques exemples de numéros pour se convaincre de cette appétence sans limite ni hiérarchie, de cette alternance thématique se justifiant par le souci de la nuance et de la dialectique complexe qu'appellent le matériau humain, tant individuel que collectif, et la réalité du terrain, militaire comme civil : « Le soldat et la mort », « L'humour », « L'ennemi », « Et le sexe ? », « Violence totale », « La beauté », « Les enfants et la guerre », « La confiance », « Le secret », « Dire », « Courage ! », « La route », « L'échec », « S'élever »... Au passage, très ignorant de la chose militaire et peu sociologue serait celui qui parlerait encore de « grande muette » tant cette diversité thématique signale aussi la liberté de parole, l'écoute, le goût de l'échange contradictoire et l'attention portée aux idées, même sensibles, en comité et au sein de l'institution qui n'a rien de « totale »...

Au vu de ce souvenir lointain, mais encore vif de mes brèves rencontres avec la fondatrice d'*Inflexions*, et de mes affinités pour l'esprit général qui animait son projet, dire que souhaiter devenir un jour membre du comité serait à la fois un euphémisme et un truisme. Un vœu qui se réalisa grâce au truchement d'André Thiéblemont, militaire peut-être atypique mais anthropologue authentique, et surtout belle personne à l'humanité rare et à l'amitié fidèle. Outre des rencontres fortes, des connivences ressenties, des échanges fructueux, et une ambiance chaleureuse et fraternelle, je tire de cette participation confirmation de ma conviction de ne pouvoir travailler qu'en me sentant dépassé, porté par des idées plus grandes que soi, des idéaux existentiels supérieurs, un engagement en somme et que viennent compléter deux autres attachements personnels : l'idée d'inscrire son action dans une institution en général, et l'humanisme développé par Gusdorf, notamment dans son ouvrage trop peu cité, *La Vertu de force*, et que l'on trouve aussi dans tout le courant personnaliste.

Avec une conséquence concrète : ma participation à *Inflexions* a inspiré et fortifié mes propres travaux de sociologie militaire, qui convergeaient dans leurs orientations théoriques avec son positionnement. Lors de la création de la revue, l'idée de « société militaire », étanche et repliée sur son prétendu *ethos*, avait vécu, se révélait enfin simpliste et contre-productive, *a fortiori* depuis la suspension de la conscription qui l'exposait aux risques de sa méconnaissance, de l'indifférence polie voire de sa marginalisation. À l'opposé, la thèse dite de la banalisation, à la mode alors, majorait des analogies faciles avec les entreprises civiles, et réduisait des dispositions et des savoir-être à des compétences professionnelles sans égard pour les missions particulières assignées aux armées. Les effets délétères d'une politique de recrutement par trop quantitative et le retour de l'histoire et du tragique auraient très vite raison de slogans tels que « sous le casque, un métier »...

Il s'agissait alors de trouver un équilibre articulant pensée et action, culture et métier, valeurs et vertus – ces dernières ont été retenues par *Inflexions* comme thème de son quarante-huitième numéro. La singularité

QUAND Y'A POT...



Mars 2024. Nelly Butel, Anaïs Meunier, Marie Peucelle et Joséphine Staron.



Septembre 2019. Karine Ferré et Claudia Sobotka.



Mars 2024. Michel Goya, Yves Aunis, Hervé Pierre, Bénédicte Chéron, Rémy Hémez, Pierre Schill (de dos Catherine Durandin, Hugues Esquerre et John Christopher Barry).



Mars 2024. François Lecointre et Haïm Korsia.



Janvier 2020.
C'est beau les Invalides la nuit ! François Scheer, Jean-Luc Cotard et Didier Sicard.



Octobre 2024. Dîner d'après réunion. Yann Andruétan, Julien Viant, Gautier Saint-Guilhem, Hervé Pierre et John Christopher Barry.



Mars 2024. Le comité dit au revoir à Didier Sicard. Yann Andruétan, Maxime Yvelin, Julien Viant, Marie Peucelle, Jacques Tournier, Emmanuelle Rioux, Haïm Korsia, François Lecointre, Didier Sicard, Frédéric Gout, Mme Sicard, Pierre Schill, John Christopher Barry, Jean-Philippe Margueron, Hervé Pierre, Bénédicte Chéron, Hugues Esquerre, Nelly Butel, Yves Aunis, Anaïs Meunier, Rémy Hémez, (caché Michel Goya), Catherine Durandin et Joséphine Staron.



Mars 2024.
Rémy Hémez, Yann Andruétan, Bénédicte Chéron et Jean-Philippe Margueron.



Mars 2024. Catherine Durandin, John Christopher Barry, Rémy Hémez, Yann Andruétan, Bénédicte Chéron, Jean-Philippe Margueron, Joséphine Staron, Nelly Butel, Julien Viant, Marie Peucelle, François Lecointre, Haïm Korsia et Jacques Tournier.

QUAND Y'A POT...



Mars 2020. La revue fête ses quinze ans. Jean-Luc Cotard, Frédéric Gout et Jean-Philippe Margueron.



Mars 2020. Karine Ferré et Jean Assier-Andrieu.



Mars 2024. Maxime Yvelin, Joséphine Staron et Nelly Butel.



Mars 2020. Jean-Luc Cotard, Jean-Philippe Margueron et Bernard Thorette.

militaire n'appelait pas la séparation, mais exigeait, pour que sa différence soit comprise et reconnue comme un devoir, une participation accrue à la communauté nationale dont les armées tirent leur légitimité.

Face à l'enjeu, dont l'actualité mondiale donne aujourd'hui une meilleure mesure, il fallait donc inventer, parmi d'autres, des outils de dialogue dont l'un fut la revue *Inflexions*, tout en plongeant, pour ma part, la question des armées dans les évolutions d'une société hyper moderne marquée par l'individualisme et les quatre principales variantes que je distingue : l'individualisme concurrentiel, axé sur la recherche de la performance et les preuves de sa supériorité par rapport à autrui ; l'individualisme consumériste, qui fait de la possession matérielle et des signes extérieurs les éléments identitaires d'une distinction personnelle ; l'individualisme du développement personnel, ou plus généralement hédoniste, centré sur la pleine conscience de soi et l'instant présent ; et, enfin, l'individualisme des droits, qui repose sur la recherche de reconnaissance et la revendication sur la scène sociale des attributs spécifiques de l'identité. Reste alors pour moi, comme alternative qui puise dans la longue durée et s'illustre dans les armées, un « individualisme des devoirs »... sur lequel je reviendrai peut-être dans un texte pour un futur numéro parmi la longue liste d'idées qu'*Inflexions* garde dans ses soutes !

QU'AS-TU FAIT DE TES TALENTS ?

Thierry Marchand

membre du comité de rédaction depuis 2012
directeur de la publication en 2022

Qu'as-tu fait de tes talents ? La question s'impose d'elle-même lorsque vient le temps du bilan. Sans préméditation, ce moment vint à moi en un beau 14 juillet. Assis à la tribune pour savourer une dernière fois sous l'uniforme l'hommage que la nation adresse à ses armées, je vis apparaître devant moi, dans un désordre fécond, les différents chapitres de ma vie militaire. Le hasard de cet heureux ordonnancement déroulait devant moi bien des souvenirs. Comme un parfum qui peu à peu prend de l'épaisseur, je sentais au fil des détachements chamarrés qui passaient devant la tribune monter en moi la saveur de ces moments forts qui forgent ce que l'on appelle une carrière. J'en fus surpris, car je découvrais ce jour-là une cohérence qui m'avait jusque-là échappée. Comme si la providence venait en ce temps de bilan prendre son bénéfice.

Il me faut d'abord parler d'une trajectoire puisque la vie militaire constitue pour certains un héritage. Lorsque Saint-Cyr paraît, tout le reste paraît terne. Il y avait là, dans la marche des puritains et dans le mouvement chaloupé qui s'échappait de la nouvelle promotion, un morceau d'essentiel. L'insouciance de nos vingt ans tranchait avec panache sur la gravité du sujet : le sacrifice consenti à l'idée incertaine d'un pays que l'on connaît si peu. La France comme une évidence. La Spéciale, le service des armes de la France, le métier du commandement, je n'y suis jamais entré puisque j'en fus le dépositaire. En quelques instants défilait

devant moi plus d'un siècle d'histoire familiale et je vis dans les casoars qui flottaient dans le vent d'été le sourire de mon père et l'œil grave de mon grand-père qui me tiraient leurs révérences. Dans ce raccourci rien ne mérite d'être écrit. Regardez-les, cela suffit. Mon Dieu garde-moi toujours dans ce qui me fit être un des leurs et garde-les encore longtemps dans ce qui me fit saint-cyrien !

Alors que les effluves de mon passé venaient à peine de s'estomper, je vis apparaître les enfants du Pacifique. Le service militaire adapté mis à l'honneur, comme un clin d'œil d'exotisme sur notre nombrilisme jacobin. Ils étaient si fiers après ce long voyage qui les avait conduits jusque-là. Pour beaucoup, la France s'offrait à eux pour la première fois et je le voyais dans leurs yeux éblouis de leur propre spectacle, l'humidité de l'émotion et la force tellurique d'une saine détermination. Là-bas, le monde est bleu, bleu comme une sphère qui fusionne le ciel et la terre. Là-bas, le temps n'a pas de prise sur le temps. Là-bas, la vie est un don et la France une parole. Sous les pavés des Champs-Élysées, je sentais affleurer l'eau du lagon immense, dans le ciel nuageux de Paris descendre un parfum d'alizé, dans la lumière plate de l'hémisphère Nord se dessiner les fresques immenses des couchers de soleil et le rayon vert que je cherchais toujours et que je n'aperçus jamais. Mes amis, avec vous la vie se simplifie et l'homme trouve toujours sa place dans la nature généreuse qui le façonne. Qui pourrait venir briser le rêve éveillé ? Quel mauvais génie viendra semer la discorde dans ce monde clos ? Je gardais de nos conversations et de ces moments perdus le sentiment qu'il restait là-bas une part d'humanité oubliée. Quelque chose de neuf que la modernité n'aurait pas inventé. Une racine profonde qui pourrait venir rendre du sens à une humanité en perte de repères. Mais en contrepartie, mon devoir était de percer les abcès qui vous enferment, et rapprocher les bords de la science et de la tradition. Mes amis de la France du bout du monde, apportez-nous ce que vous n'avez pas oublié et recevez en partage ce que vous n'avez pas encore trouvé. Et dans les voix mêlées des chants du Pacifique, j'entendais une partie de ma vie croître vers de nouveaux repères.

Mais le défilé enchaînait inexorablement les séquences sans laisser le temps à l'esprit de reprendre son souffle. Un peu plus loin, alors que les soldats passaient encore dans un même cadencement martial et enlevé, je vis un grand silence, comme si le temps s'arrêtait un instant pour souligner une incongruité. Alors apparut dans la tiédeur d'un matin parisien une écume blanche portée par l'océan de la grande avenue. Car la Légion étrangère, c'est d'abord une couleur qui ne ressemble qu'à elle-même. Elle fut ma vie pendant de longues années, aventure humaine sans équivalent. Un monde immense, parsemé de fantasmes et de sentiments ; un microcosme s'étalant à l'échelle de l'humanité tout entière, une école de vie dans laquelle j'appris tout ce qu'il me fallait savoir sur mon prochain. Pour celui qui la croise, elle n'est que fascination et interrogation. Pour celui qui la vit, ces teintes prennent souvent un goût amer. Celle d'une plaie ouverte qui supprime les maux de notre condition humaine et dont la discipline se vit en baume apaisant. Je parle là de la vraie discipline, pas celle qui réduit. Non, plutôt celle qui, pleinement assumée, balaye le quotidien de toutes ses contingences pour permettre à l'homme neuf d'apercevoir la pâle lumière de la vraie liberté ; cette liberté qui, dans son

essence, exprime l'apprentissage et l'éducation de l'âme. Nous dirons ici son raccommodage. Dans ce monde viril à la fois glacial et incandescent, la pudeur n'a d'égale que la solidarité qu'y s'y adosse. Chacun y sert sa rédemption dans une cause commune qui ne fait jamais débat, car en réalité l'essentiel n'est pas là. C'est probablement cet impensé, ce non-dit qu'aucune caméra ne pourra jamais apercevoir, qui fait de cette troupe un objet infalsifiable. Derrière le décor, n'en déplaise à tous les reportages, se dresse une citadelle qui reste notre secret. Mes compagnons, mes frères d'armes, mes amis, j'y fus comme vous heureux, fier et mélancolique d'une vie qui ne peut rien regretter puisqu'elle ne vaut que dans l'action et dans l'instant. Et je regardais passer devant la tribune, dans des accents de fifres et de tambours, et autour du repère immuable du chapeau chinois, l'immense cohorte de toutes ces trajectoires de vie qui avançaient lentement comme une humanité bigarrée, portée par une seule âme.

Ce n'est qu'à la fin du défilé, lorsque se regroupent devant la tribune les acteurs du bouquet final, que j'aperçus venir à moi les calots des enfants de troupe. Bleus à la crête rouge. Par un clin d'œil du scénario, le générique de fin rejoignait les prémices ; le premier jour semblait vouloir faire un clin d'œil au dernier. Dans leurs yeux grands ouverts, qui s'imprégnaient de la magie de cet instant très solennel, je vis défiler à rebours le temps qui recherchait ses racines mises à nu. J'avais quatorze ans, l'insouciance et le désir comme ce léger manteau que l'on porte à la sortie de l'enfance. Le mois de septembre ressemblait en Provence à ces fins de vacances que l'on trouve dans les souvenirs de Pagnol. Un temps dans lequel la nostalgie et l'appétit du lendemain faisaient bon ménage. J'essaie aujourd'hui encore de me souvenir de ces moments de vie, faits de profondes amitiés. Ces moments dans lesquels le champ des possibles dépasse encore de loin celui des occasions manquées. Il reste peu de reliefs de ces instants consumés, mais j'en garde au cœur une teinte particulière qui vient souvent recouvrir les moments difficiles. Comme si le collège militaire avait posé en moi un limon fécond qui jamais ne viendrait s'affadir et qui toujours servirait d'engrais. À cet âge, on ne sait rien, seulement que ce monde est le nôtre et qu'il nous appartient d'en faire quelque chose. Dans leurs yeux je retrouvais mon regard et ce sourire moqueur que je posais sur toute forme d'autorité. Ce sentiment ne me lâchera jamais ni le retour en grâce que tout adulte porte sur la jeunesse le jour où il comprend qu'il n'en fait plus partie.

Et dans le silence qui se fit sur la tribune en fin de défilé, j'entendis une voix qui m'interrogeait : « Qu'as-tu fait de tout cela ? » Pour ne pas perdre contenance, je me surpris à papillonner dans des congratulations de circonstances. Car le beau monde qui m'entourait méritait bien un peu de superficialité. L'usage veut que l'on s'étonne entre experts des petits couacs du défilé que d'ailleurs personne n'a remarqués, que l'on félicite les éminentes promotions dans les ordres nationaux, que l'on converse avec détachement et un brin d'humour des sujets les plus lourds. Une anthologie de la comédie humaine en quelque sorte rapportée à son chapitre martial. Car dans la tribune, je retrouvais bien entendu mes coreligionnaires, poireaux verts et blancs que j'avais appris à placer à différents niveaux dans l'échelle de ma considération. Mais s'y trouvaient également des hommes de pouvoir

et d'influence, dûment sélectionnés et posés sur l'estrade dans un ordre protocolaire strict. Car même dans ces moments de liesse, il reste un peu de place pour de perfides intrigues.

Mais la question restait en moi comme un coup d'épée. Qui peut juger d'une vie ? Qui peut savoir ce qu'il sème et ce qu'il en advient ? Comment évaluer le cours d'une carrière, la somme infinie de ces moments, de ces rencontres qui s'enchaînent dans une logique que l'on ne maîtrise pas. Pourquoi faut-il arriver au terme du parcours pour commencer à se poser la seule question qui vaille : « Qu'as-tu fait de ce qu'il t'est arrivé ? » Vouloir répondre à cette question est un geste d'orgueil qu'il ne faut pas commettre. La repousser comme une aporie est encore pire. Chercher la réponse est déjà un soulagement

Et je vis quelques mois plus tard monter en moi une réponse apaisante : la parabole du bon grain et de l'ivraie que chacun connaît. Celle qui nous dit qu'il ne nous appartient pas de faire le tri, que la moisson relève d'un autre moment, et que jamais nous ne devons chercher à arracher l'ivraie au risque d'altérer le blé qui monte. Elle nous dit aussi, et c'est peut-être là l'essentiel, que c'est par le travail que l'homme s'accomplit, et que sans cesse il nous faut labourer la terre pour la rendre plus fertile et prospère. Là s'arrête notre mission qui ne peut prétendre engranger les honneurs et la reconnaissance. J'espère seulement, me coulant avec confiance dans cet abandon, avoir pu apporter en toute insouciance un peu de levain dans la grande famille qui m'a porté pendant près de quarante ans. Et qu'elle me pardonne si, dans l'exercice, j'ai pu aussi favoriser quelques mauvaises herbes.

J'espère enfin, fort de ce que le monde militaire a bien voulu me donner, avoir pu tirer de toutes ces rencontres et de tous ces instants de vie une voix et une plume offerte à notre époque et à ses défis. Un brin d'insolence, un soupçon de dilettantisme, une part d'originalité dont la seule valeur n'aura été que de prendre sur l'institution un peu de recul... pour mieux l'admirer. Tel est mon engagement dans la revue *Inflexions*, que j'ai eu la chance de porter avec mon camarade Lecointre sur les fonts baptismaux d'un salon du Sénat il y a vingt ans. Telle est la couleur de ma fidélité profonde à cette petite famille, qui tente avec obstination et humilité d'embrasser civils et militaires dans un magnifique dialogue au service de la France éternelle.

QUI EST QUI ? À VOUS DE JOUER !



Dessin d'Olivier d'Astorg

CEUX QUI FONT INFLEXIONS

Yann ANDRUÉTAN

Issu de l'École du service de santé des armées (ESSA) Lyon-Bron, le médecin en chef Yann Andruétan a servi trois ans au 1^{er} régiment de tirailleurs d'Épinal, avec lequel il a effectué deux missions au Kosovo en 2000 et 2002. Il a ensuite rejoint l'HIA Desgenettes afin d'effectuer l'assistanat de psychiatrie. En 2008, il est affecté à l'HIA Sainte-Anne de Toulon comme médecin-chef adjoint du service de psychiatrie. En 2009, il a effectué un séjour en Afghanistan. Chef du service psychologique de la Marine jusqu'à l'été 2021 puis coordinateur national du service médico psychologique des armées, il est aujourd'hui chef du bureau stratégie, relation et transformation hospitalière à la Direction des hôpitaux des armées. Il est aussi titulaire d'un master 2 en anthropologie.

Jean ASSIER-ANDRIEU

Né en 1982, le commissaire en chef de deuxième classe Jean Assier-Andrieu entre à l'École militaire supérieure d'administration et de management (EMSAM) de l'armée de terre en 2006 (promotion « Intendant général Bailly »), après des études de droit à la faculté de Montpellier. Il a principalement servi au sein d'unités parachutistes, en tant que directeur administratif et financier du 2^e régiment étranger de parachutistes, puis au sein de l'état-major tactique du 2^e régiment de parachutistes d'infanterie de marine. Avec ces unités, il a participé à des engagements opérationnels (Afghanistan) et à des missions de coopération internationale. Il occupe de 2013 à 2016 le poste de chef du bureau finances de la direction du commissariat d'outre-mer de La Réunion-Mayotte, avant de rejoindre la direction des affaires financières du ministère des Armées en tant que chef de section synthèse. Il intègre la 26^e promotion de l'École de guerre en 2018. Après avoir servi à l'EMA de 2019 à 2021, affecté à la représentation militaire française auprès de l'OTAN puis à l'Union européenne en tant que chef de cabinet, il commande aujourd'hui le groupement de soutien de Marseille-Aubagne. Il a publié *La Trace du soldat. Recherche d'une narration* (Éditions de l'École de guerre, 2021) et *Militaire : pour quoi faire ?* (DSNJ/Solidarité Défense, 2021).

Yves AUNIS

Saint-Cyrien de la promotion « Colonel Cazeilles » (1995-1997), Yves Aunis a servi successivement au 3^e RIMA, au RIMA-P, au 8^e RPIMA et au 3^e RPIMA qu'il a commandé de 2018 à 2020. Il a été engagé à plusieurs reprises en opération dans les Balkans et en Afrique. Il a également servi au Secrétariat général de la défense et de la sécurité nationale, en mobilité extérieure au ministère de l'Intérieur, à l'état-major de l'armée de terre ainsi qu'au Centre de planification et de conduite des opérations à l'état-major des armées avant d'être en charge des relations extérieures de l'armée de terre. Général de brigade, il a pris à l'été 2024 le commandement des éléments français au Sénégal. Il est diplômé de Sciences-Po Paris et ancien auditeur du Centre des hautes études militaires (CHEM) et de l'Institut des hautes études de défense nationale (IHEDN).

John Christopher BARRY

Né à New York, diplômé d'histoire et de sciences politiques aux États-Unis (UCLA et NYU), de philosophie et de sociologie de la défense, et d'études stratégiques en France (Paris-X et EHESS), John Christopher Barry a co-animé durant plusieurs années un séminaire de recherche intitulé « La globalisation sécuritaire » à l'EHESS et été chargé de cours à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr Coëtquidan. Il a publié dans *Inflexions*, les études de l'IRSEM, *Global Society* et *Les Temps modernes*. Son dernier ouvrage : *Requiem pour un empire. Les États-Unis et le piège afghan, 2001-2021* (Le Cerf, 2024).

Marc-Antoine BRILLANT

Diplômé de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr et de l'École de guerre, titulaire du mastère spécialisé « Business performance management » de l'ESCP, Marc-Antoine Brillant est actuellement directeur du service de vigilance et de protection contre les ingérences numériques étrangère (VIGINUM), rattaché au secrétariat général de défense (SGDSN). Dans ses affectations précédentes, il a notamment commandé des unités de combat en Afghanistan et au Liban, avant de servir comme analyste performance opérationnelle pour l'armée de terre puis, plus récemment, comme chef des opérations d'un groupement tactique de sept cents hommes au Sahel. Il a coécrit avec Michel Goya

Israël contre le Hezbollah. Chronique d'une défaite annoncée (Éditions du Rocher) ainsi que de nombreux articles pour la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue Défense nationale et Stratégique*.

Nelly BUTEL

Après un début de carrière dans les métiers du livre, Nelly Butel a entamé des études de théologie protestante, puis rejoint, en septembre 2016, l'aumônerie protestante aux armées.

Bénédicte CHÉRON

Bénédicte Chéron est historienne. Elle a fait sa thèse sur le cinéma de Pierre Schoendoerffer, soutenue à la Sorbonne (Paris-IV) en 2012, et a publié *Pierre Schoendoerffer* (CNRS Éditions) en 2012, réédité en collection de poche (Biblis) en 2015. Chercheuse partenaire au SIRICE (UMR 8138), maître de conférences à l'Institut catholique de Paris, elle mène ses recherches sur le traitement médiatique du fait militaire français (médias d'information, reportages, documentaires et fictions) et sur les relations armées-société. Elle fait régulièrement bénéficier de son expertise des organismes dépendant du ministère des Armées. Elle a aussi publié « L'Image des militaires français à la télévision, 2001-2011 » (IRSEM, 2012), ainsi que de nombreux articles et chapitres d'ouvrages collectifs sur ses sujets de recherche. *Le Soldat méconnu. Les Français et leurs armées : état des lieux* est paru à l'automne 2018, chez Armand Colin.

Patrick CLERVROY

Élève au collège militaire de Saint-Cyr-l'École puis à l'École du service de santé des armées de Bordeaux, Patrick Clervoy, médecin chef des services (2S), a été médecin d'unité pendant quatre années au profit de régiments de la 9^e division d'infanterie de marine. Il a participé à plusieurs opérations qui l'ont amené à intervenir sur des théâtres extérieurs en Afrique centrale, en Guyane, en ex-Yougoslavie, en Afghanistan, au Mali, au Burkina Faso et au Niger. Il est professeur de médecine à l'École du Val-de-Grâce et fut, de 2010 à 2015, titulaire de la chaire de psychiatrie et de psychologie clinique appliquée aux armées. Il est l'auteur de publications sur les thèmes du soutien psychologique des forces – *Les Psy en intervention* (Doin, 2009) – et de la prise en charge des vétérans – *Le Syndrome de Lazare. Traumatisme psychique et destinée* (Albin Michel, 2007), *Dix semaines à Kaboul. Chroniques d'un médecin militaire* (Steinkis, 2012). Ses derniers ouvrages : *L'Effet Lucifer. Des bourreaux ordinaires* (CNRS éditions, 2013), *Traumatismes et blessures psychiques* (Lavoisier Médecine, 2016), *Les Pouvoirs de l'esprit sur le corps* (Odile Jacob, 2018), *Vérité ou mensonge* (Odile Jacob, 2021), *Le Hasard enchanté et les forces de l'espoir* (Odile Jacob, 2022) et *Frères d'armes, médecin militaire en opérations extérieures* (Odile Jacob, 2024).

Jean-Luc COTARD

Saint-cyrien ayant servi dans l'arme du génie, le colonel (er) Jean-Luc Cotard a choisi de se spécialiser dans la communication après avoir servi en unité opérationnelle et participé à la formation directe de saint-cyriens et d'officiers en général. Il est titulaire d'une maîtrise d'histoire contemporaine, d'un DESS de techniques de l'information et du journalisme, et a réfléchi, dans le cadre d'un diplôme universitaire à l'Institut français de la presse, aux relations entre les hommes politiques et les militaires de 1989 à 1999. Il a contribué à créer la revue *Inflexions*. Il a servi en Bosnie en 1992-1993, au Kosovo en 2001 (Mitrovica) et 2008 (Pristina), ainsi qu'en Côte d'Ivoire en 2005-2006. Après avoir eu des responsabilités au SIRPA-Terre, il a conseillé le général commandant la région terre Nord-Est. Il a choisi de quitter l'uniforme en 2010, pour créer son entreprise de communication spécialisée dans la communication de crise. Après avoir aidé une candidate à gagner les législatives en 2017 face à une ministre, il devient assistant parlementaire de l'élue puis chef de cabinet du maire d'une grande ville. Ayant quitté ses fonctions, il se consacre à des recherches universitaires sur le général de Monsabert, à la création d'une série télévisuelle et anime, en tant que réserviste, les relations publiques de la revue *Inflexions*. Il est co-auteur de la BD « Monsabert et l'armée d'Afrique ».

Catherine DURANDIN

Professeur émérite de l'INALCO et ancienne élève de l'ENS, Catherine Durandin est historienne et écrivain. Après de nombreux ouvrages

consacrés à la France, aux relations euro-atlantiques et à la Roumanie, elle s'oriente vers une recherche portant sur la mémoire des Français et leur relation à la guerre, avec un roman, *Douce France* (Le Fantascopie, 2012), puis avec *Le Déclin de l'armée française* (François Bourin, 2013). Après, notamment, *La Guerre froide* (PUF, « Que sais-je ? », 2016), elle a publié 1918. *Nation et révolutions. Roumanie, Bessarabie, Transylvanie* (L'Harmattan, 2022), *Ma Roumanie communiste* (L'Harmattan, 2023) et *Moldavie. Le défi, un pari* (éditions Petra, 2024). Ainsi qu'un roman *Les mots du château* (Nombre 7 éditions, 2024).

Brice ERBLAND

Le colonel Brice Erbland est un officier saint-cyrien qui a effectué son début de carrière au sein de l'aviation légère de l'armée de terre (ALAT). Chef de patrouille et commandant d'unité d'hélicoptères de combat *Tigre* et *Gazelle*, il a été engagé plusieurs fois dans la corne de l'Afrique, en Afghanistan et en Libye. Il a ensuite servi au cabinet du ministre de la Défense, avant de rejoindre l'École militaire pour sa scolarité de l'École de guerre. Après une formation d'ingénieur d'essais en vol à l'École du personnel navigant d'essais et de réception (EPNER) à Istres, il a été affecté au cabinet du chef d'état-major de l'armée de terre en mobilité extérieure à l'audit de la SNCF, puis au 1^{er} RHC comme chef BOI. Commandant de bataillon de l'ESM de Saint Cyr durant 3 ans, il est aujourd'hui chef de corps du 1^{er} RHC basé à Phalsbourg. Il a publié en 2013 un livre de témoignages et de réflexions sur ses opérations intitulé *Dans les griffes du Tigre* (Les Belles Lettres), qui a reçu le prix L'Épée et la Plume, le prix spécial de la Saint-Cyrienne et la mention spéciale du prix Erwan Bergot, et, en 2018, « Robots tueurs ». Que seront les soldats de demain ? (Armand Colin).

Hugues ESQUERRE

Saint-cyrien, breveté de l'École de guerre, Hugues Esquerre a servi vingt ans dans les troupes de marine jusqu'au grade de lieutenant-colonel. Ancien auditeur de la 10^e promotion du Cycle des hautes études pour le développement économique (CHEDE), il est aujourd'hui inspecteur des finances. Sociétaire de l'association des écrivains combattants, il est l'auteur de *La Société créée au travers de sa littérature* (SdE éditions, 2005), *Replacer l'armée dans la nation* (Economica, 2012), *Dans la tête des insurgés* (éditions du Rocher, 2013), ouvrage pour lequel il a reçu en 2015 le prix L'Épée et la Plume, et *Quand les finances désarment la France* (Economica, 2015).

Isabelle GOUGENHEIM

Diplômée de Sciences-Po Paris, ancienne élève de l'ENA (promotion « Solidarité »), Isabelle Gougenheim a travaillé durant plus de vingt ans dans l'audiovisuel public, au CSA puis à France 3, puis a dirigé l'ECPAD, centre des archives et de production audiovisuelle du ministère de la Défense pendant six ans. Auditrice de l'IHEDN, présidente de la 53^e session nationale, membre du bureau de l'AAIHEDN, elle a également travaillé dans la coopération internationale et la gestion des crises (SGDN et ministère des Affaires étrangères). Après avoir été en charge pendant trois ans de la promotion des femmes dans l'activité économique et les nouvelles technologies au ministère du Droit des femmes, elle a travaillé dans les structures en charge des politiques publiques de l'économie sociale et solidaire (ESS), au sein de la direction générale du Trésor du ministère des Finances et au ministère de la Transition écologique et solidaire. Possédant de longue date un fort engagement associatif bénévole, elle a été élue en 2013 à la présidence d'IDEAS.

Frédéric GOUT

Entré à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr en 1988, breveté de l'enseignement militaire supérieur, le général de corps d'armée Frédéric Gout a passé la majeure partie de sa carrière au sein de l'aviation légère de l'armée de terre (ALAT). À l'issue d'une mobilité externe au ministère des Affaires étrangères et d'un poste au sein du cabinet du chef d'état-major de l'armée de terre, il prend le commandement du 5^e régiment d'hélicoptères de combat de 2011 à 2013. Il est ensuite auditeur de la 63^e session du Centre des hautes études militaires (CHEM) et de la 66^e session de l'Institut des hautes études de défense nationale (IHEDN), puis assistant spécial du président du Comité militaire de l'OTAN à Bruxelles. Après avoir servi à l'état-major des armées, il a commandé la 4^e brigade aérocombat., puis été officier général « haut encadrement militaire » de l'armée de terre et général inspecteur de l'armée de terre. Il est depuis l'été 2024 directeur des ressources humaines de l'armée de terre. Il a publié *Libérez Tombouctou ! Journal de guerre au Mali* (Tallandier, 2015).

Michel GOYA

Issu du corps des sous-officiers, le colonel (er) Michel Goya a été officier dans l'infanterie de marine de 1990 à 2014. Après dix ans d'expérience opérationnelle, il suit, en 2001, une scolarité au sein de l'Enseignement militaire supérieur scientifique et technique puis il intègre, en 2003, le Collège interarmées de défense. Officier au Centre de doctrine d'emploi des forces terrestres (CDEF), il est assistant militaire du chef d'état-major des armées de 2007 à 2009. Il a dirigé ensuite le domaine « nouveaux conflits » au sein de l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire (IRSEM), puis le bureau recherche du CDEF, avant de quitter l'institution pour se consacrer à l'enseignement et à l'écriture. Titulaire d'un doctorat d'histoire, il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont *Res Militaris. De l'emploi des forces armées au XXI^e siècle* (Economica, 2010), de *La Chair et l'Acier. L'invention de la guerre moderne, 1914-1918* (Tallandier, 2004, rééd., 2014), *Sous le feu. La mort comme hypothèse de travail* (Tallandier, 2014), *Les Vainqueurs. Comment la France a gagné la Grande Guerre*, (Tallandier 2018), *S'adapter pour vaincre. Comment les armées évoluent* (Perrin, 2019), *Le Temps des guépards. La guerre mondiale de la France. De 1961 à nos jours* (Tallandier, 2022), *L'Ours et le Renard. Histoire immédiate de la guerre en Ukraine* avec Jean Lopez (Perrin, 2023) et *L'Embrasement. Comprendre les enjeux de la guerre Israël-Hamas* (Perrin-Robert Laffont, 2024). Il a obtenu trois fois le prix de l'Épaulette, puis le prix Sabatier de l'Enseignement militaire supérieur scientifique et technique, le prix d'histoire militaire du Centre d'études d'histoire de la Défense et le prix Edmond Fréville de l'Académie des sciences morales et politiques.

Rémy HÉMEZ

Officier de l'armée de terre, saint-cyrien et breveté de l'École de guerre, le colonel Rémy Héméz a servi au 3^e régiment du génie, régiment qu'il a commandé de 2022 à 2024. Il a été engagé en opérations extérieures à plusieurs reprises, notamment en Côte d'Ivoire, au Liban en Irak et au Sahel. Son parcours a également été marqué par son détachement en tant que chercheur au sein du Laboratoire de recherche sur la défense (LRD) de l'Institut français des relations internationales (IFRI) et une affectation à l'Inspection de l'armée de terre. Il est l'auteur de nombreux articles et études portant sur la stratégie, la tactique, l'histoire militaire et la Corée du Sud. Le colonel Rémy Héméz sert actuellement au Commandement du combat futur (CCF). Son dernier ouvrage : *Les Opérations de déception. Ruses et stratagèmes de guerre* (Perrin, 2022).

Haïm KORSIA

À sa sortie du séminaire israélite de France et après avoir obtenu son diplôme rabbinique en mars 1986, Haïm Korsia termine son parcours universitaire par un DEA à l'École pratique des hautes études en 2003. Jusqu'en 2004, il est directeur de cabinet du grand rabbin de France. Il est aumônier en chef des armées, aumônier en chef de l'armée de l'air, membre du comité consultatif national d'éthique, membre du comité du patrimoine culturel au ministère de la Culture, administrateur national du Souvenir français et secrétaire général de l'Association du rabinat français. En juin 2014, il est élu grand rabbin de France (il est réélu en juin 2021) et le 15 décembre de la même année membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Derniers ouvrages parus : *Comme l'espérance est violente* (Flammarion, 2024) et *Aider à vivre. Pour des vies dignes d'être vécues jusqu'au bout* (Gallimard, 2024).

François LECOINTRE

Le général d'armée (2S) François Lecointre est officier de carrière dans l'armée de terre. Saint-cyrien (promotion « Général Monclar »), il appartient à l'arme des troupes de marine où il a servi comme lieutenant et capitaine au 3^e régiment d'infanterie de marine et au 5^e régiment interarmes d'outre-mer. Il a été engagé en Irak lors de la première guerre du Golfe (1991), en Somalie (1992), en République de Djibouti dans le cadre de l'opération Iskoutir (1991-1993), au Rwanda dans le cadre de l'opération Turquoise (1994) ainsi qu'à Sarajevo (1995), et a ensuite servi à l'état-major de l'armée de terre, au sein du bureau de conception des systèmes de forces. Il a commandé le 3^e régiment d'infanterie de marine stationné à Vannes et à ce titre le groupe tactique interarmes 2 (GTIA 2) en République de Côte d'Ivoire d'octobre 2006 à février 2007. Ancien auditeur puis directeur de la formation au Centre des hautes études militaires (CHEM), il a été jusqu'à l'été 2011 adjoint « terre » au cabinet militaire du ministre de la Défense, puis a commandé la 9^e brigade d'infanterie de marine jusqu'à l'été 2013. Officier général synthèse à l'état-major de l'armée de terre jusqu'au 31 juillet 2014 puis sous-chef d'état-major « performance et synthèse »

à l'EMAT et chef du cabinet militaire du Premier ministre, il était chef d'état-major des armées (CEMA) jusqu'en juillet 2021. Il est aujourd'hui grand chancelier de la Légion d'honneur. Il a été directeur de la revue en 2016 et 2017 et a, dans ce cadre, dirigé *Le Soldat. XX^e-XXI^e siècle* (Gallimard, « Folio », 2018). Il a publié *Entre guerres en 2024* (Gallimard)

■ **Éric LETONTURIER**

Après des études en histoire, en sociologie et en philosophie, Éric Letonturier est actuellement maître de conférences en sociologie à l'université Paris-Descartes-Sorbonne et chercheur au Centre de recherche sur les liens sociaux (CERLUS/UMR 8070). Il a été responsable du RT8 (sociologie du milieu militaire) à l'Association française de sociologie (AFS) et chargé de mission auprès du chef d'état-major de l'armée de terre (2001-2003). Il est par ailleurs responsable chez CNRS Éditions des collections « Les Essentiels d'Hermès » et « CNRS communication ». Ses travaux portent sur les articulations existant entre les dimensions culturelles et organisationnelles au sein de l'institution militaire, mais également, de façon pluridisciplinaire, sur la communication, notamment sur le concept de réseau. Dernier ouvrage paru : *Guerre, armées et communication* (CNRS Éditions, 2017).

■ **Thierry MARCHAND**

À l'issue de sa scolarité à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr en 1987 (promotion « Général Monclar »), Thierry Marchand rejoint la Légion étrangère au 2^e régiment étranger d'infanterie (REI) de Nîmes. Il est engagé en République centrafricaine (EFAO) en 1989 et en Guyane en 1990. Il participe à l'opération Daguet en Arabie saoudite et en Irak (septembre 1990-avril 1991), à l'opération Iskoutir en République de Djibouti puis est engagé par deux fois en Somalie (opérations *Restore Hope* en 1992 puis ONUSSOM II en 1993). Il prend part à l'opération *Epevier* en 1994, à la Force de réaction rapide en Bosnie en 1995, puis ce sera le Gabon et la République centrafricaine (opération Almandin II) en 1996 et le Kosovo (KFOR) en 2003. Affecté au cabinet du ministre de la Défense entre 2003 et 2006 (cellule terre du cabinet militaire), il est promu au grade de colonel en 2005. Entre 2006 et 2008 il commande la 13^e DBLE à Djibouti. De 2008 à 2009, il est auditeur du Centre des hautes études militaires (CHEM) et de l'Institut des hautes études de la défense nationale (IHEDN). Il est ensuite affecté pour une année au Centre interarmées de concepts et de doctrines (CICDE) avant de rejoindre en 2010 la Délégation aux affaires stratégiques en qualité de sous-directeur aux questions régionales. En 2012, il est chef de la cellule relations internationales du cabinet militaire du ministre de la Défense. Nommé général de brigade le 1^{er} août 2014, puis général de division le 1^{er} avril 2018, il a été en charge du recrutement au sein de la Direction des ressources humaines de l'armée de terre avant de prendre le commandement des forces armées en Nouvelle-Calédonie jusqu'à l'été 2018. Général de corps d'armée, il est directeur de la coopération de sécurité et de défense (Quai d'Orsay) avant de quitter le service actif le 1^{er} octobre 2022 pour prendre les fonctions d'ambassadeur de France au Cameroun.

■ **Jean-Philippe MARGUERON**

À sa sortie de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr en 1978, le général d'armée (2S) Margueron choisit l'artillerie antiaérienne. Il y occupe tous les grades et sert tour à tour en métropole, en outre-mer et en opérations extérieures. Promu colonel en 1997, il commande le 54^e régiment d'artillerie stationné à Hyères, avant d'être responsable du recrutement pour la région parisienne et l'outre-mer au tout début de la professionnalisation des armées. Auditeur de l'Institut des hautes études de la Défense nationale en 2001, il est ensuite conseiller militaire au cabinet du ministre de la Défense durant trois ans avant de commander, comme officier général, la 7^e brigade blindée de Besançon. Chef de cabinet du chef d'état-major de l'armée de terre jusqu'en 2008, il est promu général inspecteur de la fonction personnel, avant d'être nommé major général de l'armée de terre, en charge notamment de la conduite des restructurations de 2010 à 2014. Général d'armée, inspecteur général des armées auprès du ministre de la Défense en 2015, il a ensuite rejoint la Cour des comptes comme conseiller maître en service extraordinaire. Il a été directeur de la revue de 2008 à 2015.

■ **Anaïs MEUNIER**

Diplômée en arts plastiques, ancienne bibliothécaire, et longtemps comédienne (Ath' liv et compagnie Kislorod), Anaïs Meunier a beaucoup travaillé sur la question du livre vivant. Cette pratique spécifique de lecture, jeu et créations sonores nourri aujourd'hui sa production des Podcasts *Signal sur bruit* et *Les fils de la bagarre*, témoignages de la vie militaire. Après avoir été analyste pour VIGINUM, puis chez Own security, elle est aujourd'hui responsable de projet chez Storyzy, comme spécialiste des campagnes de manipulation de l'information.

■ **Jean MICHELIN**

Le colonel Jean Michelin est saint-cyrien et officier d'infanterie. Chef de section au 1^{er} régiment de tirailleurs puis commandant de compagnie au 16^e bataillon de chasseurs, il a servi en opérations au Kosovo, au Liban, en Guyane et en Afghanistan avant de rejoindre le Corps de réaction rapide-France. Après avoir effectué sa scolarité de l'École de guerre au sein de l'US Army Command and General Staff College, à Fort Leavenworth (Kansas), il a servi deux ans comme plume du général d'armée aérienne Denis Mercier, commandeur allié de la transformation de l'OTAN, à Norfolk (Virginie). Il a rejoint en 2018 le pôle rayonnement de l'armée de terre, à Paris puis a servi au sein de 92^e régiment d'infanterie comme chef BOI. Après un an à l'état-major de l'armée de terre, il commande aujourd'hui le 1^{er} régiment de tirailleurs (Épinal). En 2017, il a publié *Jonquille* aux éditions Gallimard, récit en forme de galerie de portraits de son expérience de commandant de compagnie en Afghanistan, ouvrage qui a reçu le Prix des cadets en juillet 2018, et, en 2022, un roman *Ceux qui restent* aux Éditions Héloïse d'Ormesson.

■ **Marie PEUCELLE**

Le lieutenant-colonel Marie Peucelle est saint-cyrienne et officier du génie. Elle a effectué ses premières années de chef de section et de commandement d'unité à l'unité d'instruction et d'intervention de la Sécurité civile n° 1, avec laquelle elle est intervenue en France et à l'étranger lors de catastrophes naturelles ou technologiques. En 2017, elle a rejoint la cellule stratégie du cabinet du chef d'état-major de l'armée de terre. Brevetée de l'École de guerre (29^e promotion) à l'été 2022, elle a servi au commandement des formations militaires de la sécurité civile (COMFORMISC) au ministère de l'Intérieur. Elle est depuis le 1^{er} août 2023 chef BOI de l'unité d'instruction et d'intervention de la sécurité civile n° 7 (UIISC 7).

■ **Hervé PIERRE**

Saint-cyrien, breveté de l'École de guerre, ancien auditeur du Centre des hautes études militaires (CHEM) et de l'Institut des hautes études de la défense nationale (IHEDN), Hervé Pierre est docteur en sciences politique (Paris II) après un parcours universitaire combinant l'histoire (Paris IV), la philosophie (Paris X), et la science politique (IEP de Paris). Outre des articles et contributions, il a publié *L'intervention militaire française au Moyen-Orient 1916-1919* (Éd. des Écrivains, 2001), *Le Hezbollah, un acteur incontournable de la scène internationale ?* (L'Harmattan, 2009) et, avec Roland Beaufre, *Le Général Beaufre. Portraits croisés* (Éditions Pierre de Taillac, 2020) en attendant une biographie de ce général à paraître en 2025. Engagé sur de nombreux théâtres d'opération extérieure, du grade de lieutenant à celui de général de brigade, il a notamment commandé le 3^e régiment d'infanterie de marine de 2013 à 2015 puis la 9^e brigade d'infanterie de marine de 2022 à 2024. Ayant également servi au cabinet du chef d'état-major de l'armée de terre puis au cabinet militaire du Premier ministre, aujourd'hui le général de division Hervé Pierre, commande les services des officiers généraux depuis le 1^{er} août 2024.

■ **Emmanuelle RIOUX**

Historienne, auteur de différentes publications sur les zazous pendant la Seconde Guerre mondiale, Emmanuelle Rioux travaille dans l'édition depuis 1990. Elle a été secrétaire de rédaction à la revue *L'Histoire*, directrice de collection « Curriculum » chez Liana Levi et responsable éditoriale à l'Encyclopaedia Universalis. Elle a également mis son savoir faire au service de la Mission pour le bicentenaire de la Révolution française, du Festival international du film d'histoire de Pessac, de l'Association pour la célébration du deuxième centenaire du Conseil d'État et des Rendez-vous de l'histoire de Blois. Elle est aujourd'hui chargée de mission auprès du général chef d'état-major de l'armée de terre, directrice de la rédaction et rédactrice en chef de la revue *Inflexions. Civils et militaires : pouvoir dire*.

■ **Joséphine STARON**

Docteure en philosophie politique (Sorbonne université), Joséphine Staron a soutenu une thèse en juin 2020 intitulée « Solidarité intra-européenne : questions de principes et stratégie d'application pour une refondation du projet européen ». Directrice des études et des relations internationales du *think tank* Synopia, le laboratoire des gouvernances, elle publie régulièrement des articles de vulgarisation de ses recherches dans la presse écrite ainsi que dans des revues universitaires. Elle est également auditeur civil de l'École de guerre terre (136^e promotion) et jeune auditeur de l'IHEDN (113^e cycle).

■ Jacques TOURNIER

Ancien élève de l'École polytechnique (1976), de l'École nationale des beaux-arts et de l'ENA (promotion « Léonard de Vinci »), diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris et de philosophie politique, Jacques Tournier est aujourd'hui conseiller maître, président de section à la Cour des comptes. Il a notamment été rapporteur du *Livre blanc sur la défense et la sécurité nationale* de 2013.

■ Philippe VIAL

Philippe Vial est agrégé et docteur en histoire de l'université Paris-I-Panthéon-Sorbonne. À la charnière de l'histoire des relations internationales, de l'histoire militaire et de l'histoire politique, sa thèse s'intitulait « La mesure d'une influence. Les chefs militaires et la politique extérieure de la France à l'époque républicaine ». Après avoir été chef de la division recherche, études et enseignement du Service historique de la Défense, il est désormais maître de conférences en histoire contemporaine à l'université Paris-I-Panthéon-Sorbonne, détaché auprès de la direction de l'enseignement militaire supérieur (DEMS). Il intervient à l'École de guerre comme au Centre des hautes études militaires, dont il est le référent académique, mais aussi à Sciences-Po Paris et Rennes.

■ Julien VIENT

Après des études à l'École du service de santé des armées de Lyon-Bron et à l'université Lyon-I, le médecin en chef Julien Vient a servi comme médecin d'unité dans différentes formations militaires de la région sud-ouest entre 2004 et 2012. Il a notamment été projeté en Afghanistan en 2009 en tant que médecin chef de l'état-major de la Task Force Korrigan et du poste médical de Nijrab. Titulaire de la capacité de médecine d'urgence depuis 2006 et praticien attaché au service d'accueil des urgences du centre hospitalier de Tarbes jusqu'en 2012, il détient également une maîtrise de sciences biologiques et médicales (2002), les capacités de médecine de catastrophe (2004) et de médecine tropicale (2006), ainsi que le diplôme inter universitaire de médecine d'urgence en montagne (2010). En 2012, nommé praticien confirmé en médecine d'armée dans la spécialité des « techniques d'état-major » (TEM), il a commencé un cursus de formation dans cette orientation professionnelle. Il a depuis validé le master 2 en gestion publique coréalisé par l'École nationale d'administration et l'université Paris-Dauphine en 2014, et réussi le concours de praticien certifié TEM. Après avoir suivi le cursus de l'École de guerre pour l'année universitaire 2015-2016, il a été responsable de l'organisation, de la gestion prévisionnelle des ressources humaines et de la manœuvre RH à la direction centrale du Service de santé des armées (SSA) pendant quatre ans. Puis, il sert au sein de l'état-major interallié pour la transformation de l'OTAN, aux États-Unis, sur la base militaire de Norfolk, comme expert médical et « project coordinator (Healthcare & MEDEVAC) ». Il est aujourd'hui, conseiller santé et chef du bureau médical du cabinet du ministre des Armées.

■ Maxime YVELIN

Saint-cyrien de la promotion « Chef d'escadron Francoville » (2008-2011), le chef d'escadron Maxime Yvelin est officier d'artillerie sol-air. Il a servi de 2012 à 2020 au 68^e régiment d'artillerie d'Afrique en tant que chef de section, officier adjoint puis commandant d'unité de la 3^e batterie. Il est affecté en 2020 au Centre de doctrine et d'enseignement du commandement. Il est aujourd'hui stagiaire à l'École de guerre. Depuis 2016, il publie régulièrement des recensions de livres sur son blog <https://desetageresetdeslivres.over-blog.com/>

INFLEXIONS

civils et militaires : pouvoir dire

NUMÉROS DÉJÀ PARUS

- L'action militaire a-t-elle un sens aujourd'hui ? n° 1, 2005
- Mutations et invariants, « soldats de la paix », soldats en guerre n° 2, 2006
- Agir et décider en situation d'exception n° 3, 2006
- Mutations et invariants, partie II n° 4, 2006
- Mutations et invariants, partie III n° 5, 2007
- Le moral et la dynamique de l'action, partie I n° 6, 2007
- Le moral et la dynamique de l'action, partie II n° 7, 2007
- Docteurs et centurions, actes de la rencontre du 10 décembre 2007 n° 8, 2008
- Les dieux et les armes n° 9, 2008
- Fait religieux et métier des armes, actes de la journée d'étude du 15 octobre 2008 n° 10, 2008
- Cultures militaires, culture du militaire n° 11, 2009
- Le corps guerrier n° 12, 2009
- Transmettre n° 13, 2010
- Guerre et opinion publique n° 14, 2010
- La judiciarisation des conflits n° 15, 2010
- Que sont les héros devenus ? n° 16, 2011
- Hommes et femmes, frères d'armes ? L'épreuve de la mixité n° 17, 2011
- Partir n° 18, 2011
- Le sport et la guerre n° 19, 2012
- L'armée dans l'espace public n° 20, 2012
- La réforme perpétuelle n° 21, 2012
- Courage ! n° 22, 2013
- En revenir ? n° 23, 2013
- L'autorité en question. Obéir/désobéir n° 24, 2013
- Commémorer n° 25, 2014
- Le patriotisme n° 26, 2014
- L'honneur n° 27, 2014
- L'ennemi n° 28, 2015
- Résister n° 29, 2015
- Territoire n° 30, 2015
- Violence totale n° 31, 2016
- Le soldat augmenté ? n° 32, 2016
- L'Europe contre la guerre n° 33, 2016
- Étrange étranger n° 34, 2017
- Le soldat et la mort n° 35, 2017
- L'action militaire, quel sens aujourd'hui ? n° 36, 2017
- Les enfants et la guerre n° 37, 2018
- Et le sexe ? n° 38, 2018
- Dire n° 39, 2018
- Patrimoine et identité n° 40, 2019
- L'allié n° 41, 2019
- Guerre et cinéma n° 42, 2019
- Espaces n° 43, 2020
- Héroïsme en démocratie. Hommage à Monique Castillo n° hors série, 2020
- La beauté n° 44, 2020
- L'échec n° 45, 2020
- S'engager n° 46, 2021
- Le secret n° 47, 2021
- Valeurs et vertus n° 48, 2021
- La route n° 49, 2021
- Entre virtuel et réel n° 50, 2022
- La confiance n° 51, 2022
- S'élever n° 52, 2023
- L'humour n° 53, 2023
- Le temps n° 54, 2023
- Vaincre n° 55, 2024
- La nuit n° 56, 2024
- La norme n° 57, 2024
- La fraternité n° 58, 2025